

Le crime d’un père

Jean-André Jeannel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

PROLOGUE

Arrête !…
Tu t'es levé trop gaiment, ce matin
Peut-être le destin, le froid destin,
Te guette.

En fredonnant, René d'Anjou achevait sa toilette.

Pourquoi n'aurait-il pas fredonné ?

L'Avenir lui souriait.

Fils d'une honorable famille bourgeoise (malgré l'apostrophe nobiliaire de son nom,) il avait fait des études solides qui eussent pu l'orienter vers une profession libérale : intelligent et bien éduqué, il eût été capable, en spécialisant son instruction, de devenir un excellent médecin, un avocat adroit, un écrivain délicat. Cependant, le commerce l'avait séduit et, caissier d'une importante maison d'exportation, à vingt-deux ans, il pouvait escompter une carrière fructueuse, sinon brillante.

Une seule tache au tableau : l'année précédente, il avait eu le malheur de perdre son père, mais, bien que ce deuil l'eût profondément affecté, ses regrets s'estompaient peu à peu, emportés dans le tourbillon des préoccupations journalières et surtout dans l'impétueux ouragan de ses rêves d'avenir.

D'ailleurs, ne lui restait-il pas, pour l'épanchement de sa tendresse, sa bonne mère, son excellente mère, qui avait toujours tenu la plus grande place dans ce cœur de jeune homme ?... N'avait-il pas aussi sa sœur Henriette, également bonne et charmante, à peine plus âgée que lui et mariée au Professeur Renouard, un des chirurgiens les plus renommés de Montréal ?

Et Marcelle Dechênes qu'il devait épouser prochainement, n'était-elle pas une délicieuse jeune fille ? Enfin, ce premier soleil de juin n'inondait-il pas son appartement de rayons vivifiants, le meilleur remède contre l'hypocondrie ?

Il fredonnait tandis qu'il ajustait, devant le miroir, un nœud gris à pois bleus, complétant agréablement l'ensemble de bon goût formé d'un complet gris pâle, dont la trame s'agrémentait d'une minuscule rayure bleue, en diagonale, de souliers noirs, simples mais de bonne marque, d'un feutre mou gris fer, qui accentuait l'expression de jeunesse virile et enthousiaste de son visage au profil pur, aux yeux bleus d'acier.

Il fredonnait encore en sautant d'un pas leste, dans l'ascenseur du « building », où se trouvaient les bureaux de la « Dominion Leather Co., » dont il était, parmi les jeunes employés, un des plus admirés et encouragés de leurs chefs.

Il fredonnait toujours en tournant la poignée de cuivre de la porte vitrée et salua d'un :

— Hello ! jovial et engageant, ses compagnons de travail.

Cependant, l'accueil fut plutôt froid et réservé : le petit commissionnaire regarda le nouveau venu avec mélancolie et mur-

mura sur un ton de condoléance, avec une nuance d'apitoiement, le :

— Bonjour, M'sieu d'Anjou !

Que, d'habitude, il claironnait avec une gaieté affectueuse et polie ; l'assistant-caissier se demanda un instant s'il devait répondre ou faire semblant d'être plongé dans sa comptabilité, il leva la tête lentement et, s'absorbant dans la contemplation des toits voisins, par delà la fenêtre anglaise, il laissa tomber ces mots, d'un ton sépulcral :

— Monsieur d'Anjou, le patron vous attend !

Puis, se penchant sur son registre, il fit mine d'attaquer une addition des plus compliquées ce qui, pour tous les comptables du monde, signifie :

— Ne m'en demandez pas davantage ; je n'ai rien d'autre à vous dire.

Un instant interloqué par cette étrange réception, René reprit vite son calme, sachant bien qu'il n'avait rien à se reprocher et croyant, par suite qu'il n'avait rien à craindre ; il affecta même de recouvrer toute son insouciance, toute sa belle humeur, en répondant, avec une pointe d'ironie :

— S'il en est ainsi, il ne faut pas faire attendre Monsieur Atkins et je vais de ce pas le réjouir de ma présence.

Puis, sans vouloir prêter attention à la gêne de l'assistant-caissier, ni aux regards compatissants du petit commissionnaire, il jeta son chapeau sur une patère et alla frapper délibérément à la porte directoriale.

Pourtant, M. Atkins était un « boss » redouté… et redoutable : bâti en athlète, doué d'une énergie irréductible, homme de devoir, mais entêté, violent, irascible, il devait sa position dans la vie bien plus à ces qualités et défauts, qu'à son intelligence assez bornée et trop positive ; en somme, orienté vers le métier des armes, il eut fait le « paragon » des adjudants.

Installé derrière sa table-bureau, il attendait René d'Anjou, comme un chasseur en embuscade attend sa proie ; bien qu'il semblât absorbé par le dépouillement du courrier, toutes ses préoccupations tendaient vers un but unique : l'interrogatoire qu'il allait faire subir à l'employé fautif ; malgré qu'il s'efforçât d'assimiler ce qu'il lisait, sa colère, son indignation étaient telles que, maîtresses de sa pensée, elles en interdisaient l'entrée à tout autre sujet.

Dès que René parut, Atkins leva brusquement son « muffle » enluminé, déchargeant ses yeux exorbités des mille éclairs que la rage de l'attente y avait accumulés, et s'écria :

« Ah ! enfin ! vous voilà !… Cela vous a pris du temps pour vous décider à comparaître devant moi !… »

— Comparaître !

Il aimait ce mot et tous ceux qui exprimaient l'autocratie. Ainsi, il ne disait jamais :

« Veuillez faire vos comptes de la semaine ! », mais inévitablement :

« Faites « moi » les comptes hebdomadaires ! », trouvant le moyen d'associer, dans quelques mots, le grotesque de la clique militaire et celui de la gent bureaucratique.

Ainsi, également, on ne se présentait pas devant lui, mais on y « comparaissait », on ne lui demandait pas un renseignement, mais on « en référait à son expérience », on ne répondait pas à ses questions, mais on devait « subir un interrogatoire ».

Il négligea même de faire asseoir son caissier-principal, marquant ainsi qu'il ne s'agissait pas d'une conversation, mais d'une enquête :

— Jeune homme, dit-il en glissant avec ostentation ses pouces sous les entournures de son gilet, jusqu'à ce jour, je pouvais me considérer comme satisfait de vos services : vous êtes ponctuel, sérieux et surtout, déférant et discipliné, ce que j'apprécie par dessus tout ; la discipline est la force des armées… et des maisons de commerce, comme de toute autre administration !

Il fit une pause pour se permettre d'admirer intérieurement la belle sentence qu'il venait d'émettre (en collaboration avec Napoléon) et pour constater l'impression produite sur son interlocuteur ; satisfait de le voir un peu décontenancé, en stratège habile, il décida de brusquer l'attaque, en portant le coup direct :

— Mais toutes ces belles qualités, que je vous concède, ne vous servent qu'à cacher ce que, pour être poli, je qualifierai de manque de scrupules !

— Mais, monsieur !…

— Ne protestez pas !… Ce matin, j'ai vérifié la comptabilité et…

— Ma comptabilité est en règle, monsieur !…

— Apparemment, oui, mais elle n'est pas à l'épreuve de l'œil du maître et j'y ai trouvé, « moi », des irrégularités !…

— Mais…

— Ne m'interrompez pas !… J'ai fait subir un interrogatoire serré à mon assistant-gérant et il m'a répondu avec tant de politesse que j'ai la plus grande confiance en lui ; au respect qu'il porte à ses chefs, à moi en particulier, on voit que c'est un honnête homme. Tandis que vous…

— Monsieur ! ! !…

— Ne m'interrompez pas… quand je parle !… rugit le véhément Monsieur Atkins, sans s'apercevoir de quel délicieux pléonasme il agrémentait son style.

— Et ne prenez pas ce ton d'arrogance qui convient mal pour cacher une indélicatesse !

— Assez, Mr. Atkins, je ne vous permettrai pas plus longtemps de…

— Comment ! ? ! vociféra la brute « milico-administrative », vous ne permettez pas ! ? !… Ah ! je vais vous montrer, jeune blanc-bec… »

Les yeux sortis de l'orbite, les joues enluminées d'un flot sanguin, il marchait sur René, ayant entièrement perdu tout contrôle sur lui-même ; d'un geste instinctif, le jeune homme le repoussa et, loin de s'attendre à une pareille attitude de la part d'un « subalterne », le « dictateur » perdit l'équilibre et, abandonnant toute dignité, alla s'asseoir un peu trop précipitamment dans un coin du bureau.

Il se releva, fou de rage, avec, aux yeux, une lueur de meurtre et se jeta impétueusement sur René d'Anjou qui, d'instinct, l'ar-

rêta d'un « uppercut » impeccable.

L'homme pirouetta, croula, heurtant du front l'angle de la table-bureau.

Hébété, René regardait maintenant le colosse effondré, qui, la tempe ensanglantée, mais la face blême, les traits contractés par la douleur, répétait avec un accent de stupeur effrayée :

« Assassin !... Assassin !... »

Soudain, la pâleur devint cadavérique, le regard vitreux et, après une dernière imprécation, un suprême soubresaut, le blessé laissa retomber sa tête... et ne bougea plus.

René restait atterré.

Quelques instants plus tôt, il était entré dans l'office, un peu intrigué, mais de bonne humeur ; maintenant, il était un des acteurs principaux d'un sombre drame ; devant lui, un homme gisait, inanimé, dans une mare de sang.

Des pas, précipités résonnèrent dans le corridor. On venait en hâte.

Sans même réfléchir à ce qu'il faisait, mû par l'instinct de la conservation, il se jeta derrière la porte, au moment où elle s'ouvrait violemment ; puis, tandis qu'on se précipitait au secours de la victime, il franchit le seuil d'un bond et s'enfuit.

02

Tu songes
Aux chauds et vains serments qu'elle t'a faits
Et qui pourtant n'étaient que de parfaits
Mensonges.

Après s'être éloigné à vive allure du « building », sans choisir son chemin, avec la simple préoccupation d'augmenter la distance entre lui-même et le lieu du crime, René finit par ralentir sa marche et se demander ce qu'il devait faire.

Sa première idée fut d'aller se constituer prisonnier et de raconter les faits tels qu'ils s'étaient passés. On ne pourrait le considérer comme un meurtrier ordinaire ; on comprendrait certainement que seule, la fatalité devait être tenue responsable ; attaqué, il s'était défendu, mais sans l'intention de blesser son agresseur, dont la mort devait être considérée comme un pur accident.

Mais non, on ne le croirait pas !

Ses compagnons de travail déposeraient qu'il avait été appelé au bureau de M. Atkins pour y être vertement réprimandé, étant soupçonné d'avoir fraudé sa comptabilité, d'avoir volé. Sans doute, il lui serait aisé de prouver sa parfaite honnêteté, mais l'accusation subsistait et l'avis des jurés serait que, pris de rage en se voyant calomnié, il avait frappé et tué.

« Tué !... jurés !... Accusation ! »

Ces mots se bousculaient dans son cerveau enfiévré, entraînant à leur suite d'autres pensées plus cruelles encore, d'autres mots plus macabres :

« Prison !… Condamné !… Échafaud !… »

L'échafaud… et la honte !… Ah ! non ! pas cela ! Il fallait fuir !… Mais comment ?…

Aller chez lui, puis à la banque, rassembler les effets et l'argent nécessaires à la fuite ? Mais non, son logement et sa banque seraient les premiers endroits où l'on tendrait une souricière ; ce devait être déjà fait, car la police prévenue par téléphone, avait dû s'empresser de s'enquérir de ses tenants et aboutissants.

Il se sentit poursuivi, troqué, bête fugitive que pourchasse la société ; ne valait-il pas mieux encore affronter le procès, essayer de convaincre juge et jurés ?

Mais le fait de s'être enfui au moment du drame ne pèserait-il pas sur lui comme une implacable accusation ? À toutes ses protestations d'innocence, ne répondrait-on pas que, seuls, les coupables cherchent le salut dans la fuite ?

Tandis qu'il marchait au hasard, en proie à l'indécision, il se trouva sur la rue Sherbrooke, où demeurait la famille de sa fiancée. Un besoin impérieux, irrésistible, le prit de se confier à un cœur ami et, sans plus tergiverser, il se fit annoncer à Mademoiselle Marcelle Dechênes.

Celle-ci le reçut au salon, aimable et souriante comme de coutume, bien qu'un peu intriguée par son air étrange et par l'imprévu de sa visite. Le malheureux jeune homme s'élança vers elle et, lui serrant la main avec effusion, il s'écria :

— Enfin, Marcelle, me voici près de vous !…

— Mais qu'avez-vous donc ? s'informa la jeune fille, surprise de sa pâleur et de son trouble.

— Il m'arrive une chose affreuse, ma bien-aimée, une chose qui peut-être retardera l'heure bénie où doivent s'unir nos destinées.

— Expliquez-vous, je vous en prie !

— Marcelle, j'ai confiance en vous, comme vous devez avoir confiance en moi et s'il survenait un obstacle entre nous, nous unirions nos efforts pour le briser, le surmonter !... Car vous m'aimez comme je vous aime, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mais...

— Marcelle, notre bonheur est menacé !

— Ciel ! que me dites-vous là, René ?... Ah ! je comprends, vous avez cessé de m'aimer et vous cherchez une excuse, un prétexte pour reprendre la parole que vous m'avez donnée.

— À Dieu ne plaise !... Jamais je ne cesserai de vous aimer, Marcelle, et rien ni personne ne me fera renier mon serment, mais s'il arrivait que je sois accusé d'un crime, si j'étais obligé de fuir la justice de mon pays...

— Vous, un criminel ? Mais c'est impossible !... Vous voulez m'éprouver !... Ou alors, il s'agit d'un accident, d'une horrible fatalité !

— La fatalité, oui, Marcelle, c'est bien elle en effet, qui m'a poussé à frapper mon patron et à le tuer.

— Vous avez tué ?… tué votre patron !… Mais c'est incroyable, voyons, René !…

— Incroyable, mais vrai. Il m'accusait d'être un voleur et…

— Et vous l'avez tué, emporté par votre colère ?… Plus un mot, Monsieur d'Anjou !…

— Mais permettez !…

— Non, non, plus un mot, vous dis-je ! Je n'ai que faire de vos confidences et je ne veux pas devenir la recéleuse de secrets indignes de moi. Vous comprendrez qu'il faudra désormais considérer nos projets de mariage comme n'ayant jamais existé !…

— Marcelle, je vous en supplie, écoutez moi !.

— Assez ! coupa l'orgueilleuse jeune fille, en faisant vibrer un timbre pour appeler le domestique. Assez !… Moi ? votre femme ?… que diraient mes parents, mes amis ?… Que dirait le monde ?… Jamais je ne serai la femme d'un homme qui a souillé ses mains du sang de son prochain et je vous interdis désormais de reparaître devant moi !

Puis, comme le domestique entrait, elle ajouta avec un calme parfait et sur le ton le plus naturel :

— Veuillez reconduire Monsieur d'Anjou !

René se retrouva dans la rue, complètement abasourdi, désemparé, l'âme et le cœur meurtris.

Sous le soleil radieux, des promeneurs élégants goûtaient le charme des premiers effluves du printemps, des enfants prenaient leurs ébats, de jeunes mamans poussaient avec sollicitude

un carrosse de bébé, heureuses de pouvoir donner à leur plus précieux trésor, cette cure d'air et de lumière.

La vue des jeunes couples, des bambins et des bébés, la brise printanière, l'astre resplendissant, les arbres feuillus et leurs chanteurs ailés, les pelouses verdoyantes, les automobiles glissant silencieusement sur l'asphalte de la superbe avenue, orgueil de Montréal, tout évoquait la joie de vivre et d'aimer.

Vivre !... Aimer !...

Àvingt-deux ans, il ne pouvait plus rien espérer de la vie, ni de l'amour, le malheureux dont l'avenir et le cœur étaient brisés.

Mourir !...

Ah ! oui, cela serait la plus douce chose qu'il pouvait attendre, mais un bon catholique, un croyant, ne meurt pas quand il veut ; à moins de vouer son âme aux tourments éternels, il doit attendre dans la résignation et l'espérance l'heure que Dieu a fixée pour mettre un terme à son calvaire.

Dieu !...

Mais le voilà, le Refuge !

Sa morne déambulation l'avait conduit au seuil du Bon Pasteur. Il pénétra dans la chapelle. Là, se trouvait le Juge Suprême, Celui devant qui il n'aurait pas besoin de plaider sa cause puisqu'il savait !... Celui dont la miséricorde infinie s'étend aux fautes les plus graves, quand elles entraînent l'humilité et le repentir !

Quel lieu choisi pour parler à Dieu !...

Le style froid, austère mais imposant, la sobriété des décorations, le silence majestueux, tout y porte au recueillement et à la prière, bien mieux que les pompes des plus somptueuses cathédrales.

René pria longtemps, se sentant rasséréné à mesure que sa pensée s'élevait vers Dieu. Un jeune prêtre passa et consentit à recevoir immédiatement sa confession.

Quand René quitta la chapelle, il était transfiguré : sans être joyeuse, sa physionomie n'était plus celle d'une bête traquée, celle d'un désespéré ; soulagé d'un poids énorme, puisqu'il jouissait de l'absolution du Juge le plus puissant et le plus redoutable, il trouvait aussi un allié précieux, un protecteur sûr, dans le Père Éternel, qui aima tant ses créatures, qu'il sacrifia le sang de Son propre Fils à leur salut.

Sa confession terminée, René avait complété ses prières avant de quitter la chapelle, et des noms d'êtres chers s'y étaient mêlés, celui de sa bonne mère qui, dans son village des provinces maritimes, mourrait peut-être de honte et de douleur en apprenant l'accusation portée contre son fils, celui de son père défunt, celui de sa sœur aînée, qui lui avait toujours témoigné la tendresse d'une petite maman.

De cette dernière, seule, pouvait venir le salut ! Sans posséder une immense fortune, son beau-frère avait toujours chez lui une assez forte somme disponible. Malgré ses principes rigides, son austère sévérité, le professeur Renouard était juste et bon ; âgé de 45 ans, il avait voué une affection quasi-paternelle au jeune frère de la femme qu'il adorait.

Tous deux croiraient à son innocence et feraient tout en leur pouvoir pour le sauver.

Décidé à lutter pour sa liberté et sa réhabilitation, il héla un taxi et se fit conduire à la villa du Professeur Renouard, boulevard Sainte-Catherine.

Mais là, un nouveau désappointement l'attendait ; il ne trouva que les domestiques qui, sur un ton légèrement impertinent, le prièrent de revenir, les maîtres n'y étant pas.

03

Un ange
Voudrait te protéger de sa bonté,
Aussitôt sur lui la Fatalité
Se venge.

Les serviteurs du docteur Renouard : Polyte Boireau et son épouse (et seigneur et maître), Zénobie, formaient un couple peu banal.

Lui, étant faible de caractère, poltron et conciliant, elle, adorant son époux et lui demeurant fidèle, tous deux pouvaient faire assez bonne figure d'honnêtes gens, bien qu'ils eussent en eux l'étoffe de fieffés coquins.

Nombreux sont ceux qui répondent à cette description ; nous en coudoyons chaque jour. Pour la plupart, ils mènent une vie irréprochable, parce qu'ils craignent le Seigneur et le gendarme, parce qu'ils échappent à l'entraînement, parce que l'occasion se

détourne de leur chemin ; mais il n'aurait pas fallu plus d'un grain de sable pour les entraîner au fond de l'abîme, tout comme Polyte et Zénobie Boireau, dont les parents avaient négligé l'éducation religieuse et sociale, pour qui l'entraînement était venu, irrésistible, sous la forme d'un penchant immodéré pour les boissons alcoolisées, et à qui s'offraient avec complaisance les occasions tentantes de satisfaire leur cupidité naturelle, au détriment de la morale et du prochain.

Envoyés chez le Professeur Renouard par un bureau de placement, ils avaient été acceptés de confiance, grâce aux excellents certificats, œuvre d'un faussaire à prix réduits, qu'ils exhibaient audacieusement.

Cependant, peu après le passage de René, une scène fort édifiante sur la triste mentalité de ce couple de serviteurs, se déroulait dans le salon de l'illustre docteur : Polyte Boireau, vautré dans un fauteuil moelleux, lisait un magazine en tirant désespérément sur une bouffarde si récalcitrante qu'il dut renoncer à en achever la consommation, non sans maugréer :

— Décidément, ce tabac ne vaut pas une chique !... Si je m'offrais un cigare ?

Sans même abandonner sa pose bovine, il sortit d'un tiroir une caissette de londrès, en choisit un, le huma, le fit craquer à son oreille, en trancha l'extrémité d'un coup d'incisives et l'alluma en constatant :

— Le bourgeois a du goût dans le choix de son tabac ; ses cigares sont les meilleurs que je connaisse. Aussi, je n'en fume jamais d'autres !

Et, tandis qu'il aspirait de voluptueuses bouffées, l'enchaînement des idées provoqua en lui un nouveau désir :

— Son cognac aussi, reconnut-il, est le plus agréable que j'aie jamais goûté !

Et, joignant le geste à la parole, il ouvrit une petite armoire à liqueurs, en sortit un carafon et un verre, puis se servit une rasade copieuse, en concluant :

— Aussi, je n'en bois jamais d'autre !

Comme si ses narines eussent capté les enivrants effluves de son parfum favori, Zénobie fit son apparition et s'enquit en minaudant :

— Bon quoi ! on paye donc pas la traite à sa petite femme ?

Polyte étant sans doute dans un moment d'humeur galante, répliqua d'un ton enjoué :

« Si tu veux, amour !... Pour ce que ça me coûte... ! »

Puis, ayant servi sa chère et tendre, il lança le traditionnel :

— Salut !

Auquel Zénobie répondit avec âme et sentiment :

— À nos amours !

Ayant vidé leur verre, ils s'installèrent confortablement pour mieux goûter la béatitude du moment, que Polyte ne put s'empêcher d'extérioriser par ces mots :

— Ah ! il y a pas à dire !... On fait une belle vie, ici !

Cette phrase malchanceuse eut le dont d'abattre l'humeur joviale de la douce Zénobie et de réveiller en elle un flot de rancœurs assoupies ; aussi répliqua-t-elle d'un ton aigre :

— Tu penses ça, toi ?

Cette réplique sonnait comme le signal d'un combat dont il était certain de sortir vaincu ; aussi le pauvre homme, sentant qu'il avait fait une gaffe, s'y enferra irrémédiablement en voulant l'esquiver, et balbutia, assez penaud et déconcerté :

— Dame !... On est toujours mieux que chez ce vieux grigou de père Fouinard !... En voilà un qui laissait pas traîner son cognac, ni ses cigares !...

— C'est vrai que c'était pas mal « dry » admit Zénobie, mais ça payait, en dernier !

— Ça payait si tu veux, répartit Polyte, que la digestion de son verre de cognac rendait plus audacieux que de coutume, ça payait, mais parce que tu lui extorquais de l'argent en le faisant chanter !

— Qu'c'-qu'ça fait, d'abord qu'ça paye ?... philosopha Madame Boireau. Du moment qu'on savait que le vieux gagnait une fortune à acheter, puis revendre du « stuff » volé, on aurait été des « mosus » de fous de pas se faire payer !...

— En tout cas, il a pas marché longtemps, le vieux renard ; quand il a vu que « t'ambitionnais », ça y a pas pris de temps à nous tendre un piège !... À fallu choisir entre l'ombre de la prison et le soleil de la route !

— Par ta faute, glapit la femme, dont la colère montait ; par ta faute !... T'as toujours peur !...

— C'est pas que j'aie peur,... mais je crains !... Tiens, ici même, je pense tout le temps qu'on finira par apprendre que nos certificats étaient faux !... Alors...

— Bah ! tu fais rien que trembler !... Ah ! si j'étais un homme !...

— Qu'c'que'tu ferais, si t'étais un homme ?...

— N'importe quoi !... Je ne reculerais devant rien pour devenir riche !... Mais toi, t'es pas un homme !

— Cependant !...

— T'es rien qu'une poule mouillée, que je te dis !... Et c'est pour ça qu'on s'éreinte à travailler du matin au soir, au lieu de se promener en « machine » comme la patronne !

Polyte poussa un soupir de soulagement, car Zénobie venait de trouver un dérivatif à sa colère. La patronne, c'est l'être détesté, qui achète votre servitude, qui a le droit de vous commander et de vous molester parce que Dame Fortune l'a favorisée plus que vous. Quand Zénobie était sur le chapitre de la patronne, Polyte pouvait respirer en paix ; elle oubliait de l'attaquer, réservant tous ses anathèmes pour l'être exécré :

— Ah ! en voilà une qui se la coule douce !... Ça passe son temps en machine et dans les magasins ou les « five o'clock teas » et pis ça reçoit des gigolos quand le bourgeois est absent !...

— Oh ! tu exagères, Zénobie, tu exagères !

— Oui ?… Et le petit jeune homme de tout à l'heure ! Qu'est-ce que c'est ?… Son petit frère, peut-être ?

— Pourquoi pas ?… D'ailleurs, il avait pas rendez-vous avec la patronne, puisqu'elle était pas là pour le recevoir !

— Naturellement, elle y est jamais !… Madame se promène !… Madame se montre !… Y a pas de justice, que je te dis !… Quand je vois ça, ça me choque assez !… Tiens, passe un coup pour me remettre !

Polyte était très obéissant de nature et la crainte de son irascible épouse l'aurait fait passer par un trou de souris, mais il craignait aussi les reproches de ses maîtres ; aussi hasarda-t-il timidement :

— Mais… j'ai peur que ça se voie !

— Ça y est ! s'exclama Zénobie. Il a encore peur !… Et quand je pense que c't'affaire-là, c'est ce qui me sert d'homme !…

Polyte avait horreur de la discussion, surtout avec sa femme, et sachant qu'il lui faudrait finir par céder, il jugea préférable de le faire sans retard, en disant :

— Ah ! choque toi pas, Zénobie !… Choque toi pas ! mais comme il voulait dégager sa responsabilité, à l'instar de Ponce Pilate, il ajouta :

— Tiens, voilà le carafon !… Sers toi toi-même !

Zénobie haussa les épaules et se servit en narguant :

— Froussard, va !

Mais, comme après tout, la satisfaction de ses désirs la rendait bonne fille, elle ajouta :

— À ta santé !

Puis, ayant vidé son verre, pour qu'il n'y ait pas de jaloux, elle conclut :

— À mon profit !

Après quoi, ayant l'esprit de famille, elle emplit à nouveau son verre et proclama :

— À la santé de mon cousin Fernand… ça, c'est du monde !

Et comme elle avait de nombreux parents qui, tous, étaient « du monde », elle eut bientôt vidé le carafon, sous le regard désespéré de Polyte qui, à chaque toast, éjaculait sans conviction :

— Voyons, Zénobie, voyons !

Occupée à boire, Zénobie négligea de répondre aux premières interruptions de son époux ; mais une fois le flacon vidé, elle se retrouva en verve d'ironie et s'exclama :

— Excite toi pas, le bonhomme La Tremblotte !… Si les singes sont pas contents qu'y viennent me le dire !

Puis, ayant le vin lyrique, elle improvisa un petit refrain digne d'un « leader » socialiste :

Tous les bourgeois, c'est certain,
Ça vaut rien,
Ça vaut rien !

Tous les bourgeois, c'est certain,
Ça vaut pas l'polic'man du coin !

Madame Renouard resta un moment sur le seuil, médusée, ne sachant en quels termes exprimer l'indignation que provoquait en elle l'étrange spectacle offert à sa vue ; enfin, recouvrant la parole, elle interpella ses serviteurs :

« Eh bien ! ne vous gênez pas !... Faites comme chez vous !... »

Polyte eut la sensation de recevoir une douche glacée et c'est avec une triste mine qu'il bredouilla :

— Nous rangions, Madame !... et...

— Ne mentez pas, coupa Henriette Renouard, et retirez-vous !...

— Que Madame nous pardonne, implora le lamentable Boireau, c'était par distraction !...

— C'est bon ! Allez !

Le ton impatient de cet ordre déplut à Zénobie que l'ivresse rendait agressive et d'une voix crapuleuse et avinée, elle gouailla :

— T'en fais pas, la petite mère, on y va !...

Elle allait se retirer en paix, quand Polyte eut la malencontreuse idée d'intervenir :

— Voyons, Zénobie, du calme !

Il n'en fallait pas plus pour mettre le feu aux poudres et, du coup, Zénobie donna libre cours à ses instincts belliqueux :

— Achale-moi pas, Bel Oignon !... Tu vois bien que la bourgeoise est « en fifre » parce qu'elle était pas là quand son gigolo est venu !

Henriette, suffoquée d'horreur, ne put retenir cette exclamation :

— Qu'est-ce que vous dites, malheureuse ?...

— On sait ce qu'on dit ! répartit Zénobie, soulagée d'avoir lancé son venin. Eh ! eh ! y est gentil, votre cavalier !... Mais inquiétez vous pas, y va revenir !... Allons, arrive Polyte !... Au revoir, Madame... Pis,... amusez-vous bien !...

Elle souligna cette insinuation révoltante d'un clignement d'œil complice et sortit, poussant Polyte devant elle, et entonnant son hymne de guerre :

Tous les bourgeois, c'est certain,
Ça vaut rien !
Ça vaut rien !
Tous les bourgeois, c'est certain,
Ça vaut pas l'polic'man du coin !

Henriette restait atterrée, partagée entre la rage d'être impuissante à se venger de l'insulte et la honte d'avoir pu être soupçonnée, elle, l'épouse honnête et fidèle, la mère bonne et dévouée.

Elle tressaillit, devinant derrière elle une présence ; René était dans le cadre de la porte, pâle et frémissant d'une colère à grand'peine contenue.

Il parla :

— Je suis déjà venu il y a une demi-heure, mais tu n'étais pas là !... J'ai guetté ton retour et je t'ai vue entrer, négligeant de refermer le portail. Alors, je t'ai suivie et je suis arrivé ici juste à temps pour entendre ce que disait cette misérable femme !...

— Ah ! j'ai dû employer toute mon énergie pour ne pas révéler ma présence !

— Mais il fallait te montrer, au contraire ; dire que tu es mon frère ; enfin, ne pas me laisser outrager de telle façon !...

René baissa la tête et s'excusa d'un ton humble :

— Pardonne-moi, chère sœur, si je ne l'ai pas fait. Je suis obligé de me cacher : j'ai tué un homme !...

Henriette se sentit parcourue d'un frisson d'angoisse et d'horreur !... Son frère, un assassin ?...

— Oui, poursuivait René, comme s'il avait deviné sa pensée ; oui, je suis un assassin, ou du moins, poursuivi comme tel. C'est un affreux malheur, qu'il me faut te dire en peu de mots, car on me cherche et le temps presse... Sans même me donner l'occasion de me défendre, mon patron prétendait que j'avais géré ma caisse d'une façon irrégulière, que j'avais commis des détournements ; enfin, il m'accusait de vol. Moi, un voleur !... Tu sais bien que cela n'est pas et tu comprends ma révolte sous un pareil affront !... J'ai répondu un peu vertement peut-être... Monsieur Atkins est entré dans une fureur folle ! Il était, tu ne l'ignores pas, excessivement violent ! Il m'a saisi au collet et m'aurait certainement étranglé, si je ne lui avais fait lâcher prise d'un coup de poing !... Alors, il s'est jeté sur moi avec l'intention évidente de me tuer !... J'ai frappé de toutes mes forces. Il est tombé lourdement, s'ou-

vrant le crâne contre l'angle d'un meuble !... Tandis que je le regardais, baignant dans son sang, les traits tirés, la face blême, il m'a crié ce mot :

« Assassin ! »

Et il est retombé mort !...

René fit une pause, revivant l'horrible scène, tandis qu'Henriette répétait machinalement :

« Mon Dieu ! Mon Dieu !... »

Le jeune homme reprit :

— On venait !... J'ai dû fuir !... Je ne puis songer à me livrer à la justice : personne ne croira mon histoire ; c'est la cour d'assise, le bagne ou peut-être... pire.

— Non, non, il faut fuir, René, je ne veux pas qu'ils te prennent !... Attends-moi là-bas !

Et tandis, qu'accablé, le malheureux s'effondrait en pleurant dans un fauteuil, la jeune femme, ayant vite pris la résolution de se sacrifier pour sauver son frère, alla dans sa chambre, prendre dans le secrétaire son argent et ses bijoux.

Pendant ce temps, la porte du salon s'était entr'ouverte, livrant passage à la face grimaçante de l'ivrognesse qui, avant de disparaitre, se fit cette réflexion :

— Tiens !... les amours sont « pus comme y sontaient !... Watchons ça ! »

Henriette était de retour :

— Tu trouveras dans ce portefeuille, dit-elle, une somme suffisante pour t'éloigner !... Voici également mes bijoux, mais ne les vends qu'avec prudence !

— Non, non, garde tes bijoux, protesta René. Je ne veux pas te dépouiller ainsi.

— Prends, je le veux ! Ta vie est plus précieuse que ces choses inutiles !... Et maintenant, va-t-en !... Mon mari peut revenir !...

— Avant de partir, puis-je embrasser le petit Jean-Paul ?...

— Oui, viens vite !

Et elle l'entraina vers la chambre où reposait son enfant.

Aussitôt réapparut le museau de fouine de Zénobie, accompagnée cette fois de la trogne imbécile de son compagnon :

— Voilà qui devient intéressant, jugea-t-elle.

— Passionnant ! renchérit Polyte.

— Renversant ! conclut le professeur Renouard, survenant derrière eux, et allongeant un coup de pied magistral, dans la partie la plus charnue du serviteur modèle. Il ajouta :

— Ah ! ça, vous écoutez aux portes, il me semble !

— Non, non, monsieur, nous époussetions !

— Vraiment ?... Vous époussetiez... les trous de serrure !... Comment, il n'y a personne ici ; mais alors...

Zénobie, ayant la langue quelque peu pâteuse, ne pouvait se risquer dans de longues phrases ; mais elle sut se faire comprendre par un seul mot, accompagné d'un geste expressif :

— Envolés !... Pfft !...

— Comment ? interrogea le docteur, ahuri.

— Évaporés !... Pfft !... expliqua Polyte à son tour.

— De qui parlez-vous donc ?...

— Mais de Madame et du gigolo !

— Ah ! ça me direz-vous ? s'écria le professeur avec rage.

— Ça dépend !... ça vaut bien vingt piastres pour savoir... insinua Zénobie.

— Mais quoi ?...

— Et encore, trente piastres, c'est bon marché !

— Allons, cessez cette plaisanterie... et parlez !

— Pas avant d'avoir les quarante piastres !

— Allons, prenez et soyez brefs, ou je vous casse les reins.

— Hé ! Hé ! que Monsieur se calme ; les émotions, ça m'empêche de parler !...

— Allons ! vous êtes payés, parlez !

— Eh bien ! monsieur, nous venons d'assister à la plus jolie scène d'amour entre un beau petit jeune homme et Madame !

— Misérables !

— Ah ! si vous vous fâchez, on ne parle plus, n'est-ce pas, Polyte ?...

— Dame !... on peut pas parler tous à la fois !

Le docteur Renouard avait peine à dissimuler la violente émotion qui lui étreignait le cœur ; il n'avait jusqu'à ce jour jamais douté de la fidélité de sa femme, mais en lui, on venait de faire naître le soupçon et, germant avec rapidité, cette graine parasite faisait des ravages foudroyants parmi ses bons sentiments. Ce fut d'un ton plein de menace qu'il lança cet ordre :

— Allons ! dites tout ce que vous savez, et vite !

— Eh bien ! le petit jeune homme est venu faire une scène à Madame ; alors, pour le calmer, Madame lui a donné son argent et ses bijoux !

— Vous mentez ! ! !

— C'est bon !... Si on nous prend pour des menteurs, on ne dira plus rien !

— Parlez ! ou sinon... !

— Ah ! Monsieur a de nouveau foi en notre parole ?... Eh bien ! avant de partir, le jeune homme a demandé à embrasser son petit Jean-Paul !...

Le professeur, blessé à son point le plus sensible, son amour, son orgueil paternels, blêmit de colère et perdit le contrôle de son raisonnement ; prenant l'odieuse calomnie pour un fait authentique, il s'exclama avec violence :

— Les misérables !... les misérables !... Je les tuerai tous deux !... Oh ! oui, je les tuerai !

Àce moment, Henriette parut, attirée par la véhémence de ces exclamations ; elle aperçut son mari, les traits tendus, le visage blanc comme un suaire, le regard fiévreux, gesticulant et criant :

— Je les tuerai tous deux !... Oh ! oui, je les tuerai !

Elle fut prise de terreur et, sans réfléchir, s'élança vers la pièce où se trouvait René, lui cria de fuir par le balcon et ferma la porte à clef. Son mari s'était précipité sur ses traces et une lutte sauvage s'engagea pour la possession de la clef ; bientôt l'homme triompha avec un cri de rage satisfaite auquel répondit la faible plainte de la vaincue perdant connaissance.

Renouard se précipita dans la chambre de Jean-Paul : la fenêtre était ouverte : il courut au balcon : une silhouette masculine franchissait le mur du parc et disparaissait.

Ainsi, c'était vrai !... Il avait été odieusement trahi, berné !... Le secrétaire était resté ouvert, vidé des valeurs qu'il recélait !... Et le bébé dormait, inconscient du drame qui se déroulait près de son berceau.

Àla vue de l'enfant, la jalousie furieuse de Renouard ne connut plus de bornes ; il leva un poing, rageur, sur la tête de l'innocent, puis une affreuse pensée lui vint :

Leur enfant !... Ils ne le reverront plus !... Il faut qu'il disparaisse !... Ce sera le châtiment de leur crime !

— Polyte, regarde bien la fortune qui s'en vient !

Zénobie s'approchait, suivie de son époux ; elle se pencha vers ce dernier et murmura :

— Où ça ? s'enquit Polyte, ouvrant démesurément les yeux.

— Là ! indiqua Zénobie en se frappant le front.

Puis, comme Renouard répétait :

— Oh ! oui, il faut qu'il disparaisse !

Elle déclara avec calme :

— Je m'en charge !... Si Monsieur veut me payer de suite cinq mille piastres, j'élèverai l'enfant et j'en ferai un homme, pas une poule mouillée, comme Polyte !

— Vous vous engagerez à disparaître avec lui et à l'élever convenablement ?...

— C'est juré !

— C'est bien, suivez-moi !

Et il se dirigea vers son bureau, accompagné des deux sinistres personnages.

Quand Henriette reprit connaissance, elle demeura un instant la tête vide de pensée, cherchant à se rappeler les événements. Sa main, meurtrie et douloureuse, évoqua le souvenir de la clef pour laquelle elle avait lutté jusqu'à complet épuisement !... La clef n'était plus là ! Et son frère ?...

Elle poussa un cri et s'élança vers la chambre de Jean-Paul. Devant elle, se dressa la haute silhouette du Professeur Renouard, qui dit avec âpreté :

— Où allez-vous, madame ?... Chercher vos bijoux ?...

— Comment, vous savez ?... balbutia-t-elle.

— Je sais tout, malheureuse !... Je sais que cet homme a fui, emportant vos bijoux !...

— Il a fui ?... Dieu soit loué !...

— Oui, il a fui, avec votre argent, vos bijoux... et votre enfant !

— Mon enfant ?... Ah ! non, non, vous mentez !

— Eh bien ! oui, je mentais !... Ce n'est pas lui qui l'a enlevé, votre enfant !... Vous auriez été trop heureuse d'aller les retrouver sans doute !

— Votre enfant ?... C'est aux deux misérables qui vous ont épiée et trahie que j'ai confié le soin de l'emporter, de l'élever loin de vous !... Vous ne le reverrez jamais, vous m'entendez, jamais, ou bien, si le hasard vous les fait retrouver un jour, ce sera dans la honte, le vice et le crime !

— Mon fils ! mon fils !... Ah ! non, non, vous n'avez pas fait cela !

— J'ai vengé mon honneur !

— Votre honneur !... Mais vous voulez dire que vous vous êtes déshonoré à jamais par le crime le plus infâme qu'on puisse commettre !... Vous avez calomnié une femme innocente et fidèle, la vôtre ; et vous parlez d'honneur !... Vous avez arraché un enfant à sa mère, et cet enfant, c'est le vôtre, entendez-vous, le vôtre, je le jure devant Dieu qui nous entend ; et vous parlez d'honneur !... Enfin, vous avez brisé en moi tout ce qui m'attachait à la vie : mon amour pour vous et la joie d'élever notre fils, votre fils, la chair de votre chair, le sang de votre sang ; et vous parlez d'honneur !... Ah ! tenez, vous êtes un monstre !... Je ne vous reverrai

plus de ma vie !... Je vous déteste !... Je vous hais !... Et je vous maudis !

Et Henriette Renouard s'enfuit dans l'ombre du soir, laissant derrière elle le foyer détruit où elle avait vécu des jours heureux !...

04

Chancelle
Et tu n'es plus aussitôt qu'un jouet
Que le destin, de ses coups de fouet
Harcèle.

Henriette Renouard, vibrante d'indignation et de douleur, le regard fixe, l'air hagard, marchait, telle un automate, droit devant elle, ignorant où elle portait ses pas, inconsciente des passants qui se heurtaient contre elle, sourde aux grognements de grincheux bousculés, aveugle aux regards intrigués des badauds.

Elle marcha longtemps, indifférente à tout, absente du monde ; le sang, bouillonnant dans ses veines, affluait à son cerveau où tout n'était que douloureux chaos.

La nuit vint et avec elle la lassitude, amenant une détente nerveuse ; la malheureuse se laissa tomber sur un banc et des larmes montèrent à ses yeux brûlants de fièvre ; avec l'apaisement de son agitation, elle retrouva la raison — nouvelle douleur, — elle put revivre l'épouvantable scène et son fatal dénouement : son fils, son petit Jean-Paul était à jamais ravi à son affection, soustrait à sa tendresse ; non seulement elle ne le reverrait plus, ne

pourrait plus lui prodiguer ses soins vigilants, ses caresses, mais le malheureux bébé était entre les mains des misérables qui n'avaient pas craint de l'insulter grossièrement et de la calomnier auprès de son mari, pour se venger d'une réprimande. Quel avenir attendait l'enfant ? Et si jamais elle le retrouvait plus tard, ne serait-ce pas, comme l'avait dit le professeur, dans la honte, le vice et le crime ?

Il y avait plus d'une heure qu'elle était là, anéantie, abîmée de douleur, lorsqu'un pas sonore et régulier lui fit lever la tête ; un policeman approchait tranquillement, faisant sa ronde ; craignant d'être questionnée, elle se préparait à se lever pour s'éloigner, lorsque soudain, elle resta figée, frappée de stupeur et d'épouvante.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, elle avait vu une automobile longer le trottoir silencieusement, cinq hommes en descendre et se réunir autour du policeman, puis se séparer et sauter dans la voiture, laissant sur le sol une forme inerte. La terrible manœuvre avait été exécutée froidement, sans qu'une parole fût prononcée, sans qu'un cri fût proféré, sans un geste apparent de violence.

C'en était trop pour les nerfs déjà tendus de la jeune femme ; elle se dressa d'un mouvement mécanique, resta une seconde les yeux dilatés d'épouvante, puis vit les hommes, soudain retournés, l'examiner avec rage. Elle exhala un faible gémissement et s'évanouit.

Une impression de fraîcheur, une sensation de vitesse, de mouvements désordonnés, puis une vision d'assassinat. Elle re-

prend connaissance, ouvre les yeux, veut crier, étouffe, veut porter ses mains à sa gorge, mais en vain.

Alors, elle réalise toute l'horreur de sa position ; elle est bâillonnée, ligotée, couchée dans le fond d'une auto qui file à une allure folle, et sous le regard terrible de deux bandits qui guettent son retour à la vie.

L'un d'eux s'écrie :

— Tiens ! Voilà la môme qui se ramène !

L'autre, une brute à la trogne enluminée, aux yeux bigles, à la bouche édentée, pousse un soupir ému et remarque avec sentiment :

— Une vraie belle poule !

Son compagnon ricane et gouaille :

— Ca y est ! V'là encore Pit Face de Bœuf qu'est en amour.

— Veux-tu te fermer, hurle le dénommé Pit ; on n'a pas idée d'aller crier nos noms sur les toits pendant qu'on travaille. « Mosus » de fou !

— Quoi ? ? ? rugit l'autre, prêt à la bataille.

Au dessus de la prisonnière, deux mufles, repoussants de bestialité, se tendent pour se défier.

Un petit homme, nerveux et sec, dont la figure émaciée est coupée d'une moustache d'ébène, se retourne et dit d'un ton bref, avec un fort accent napolitain :

— Assez ! Ne vous cicanez pas pour rien. La signora né pourra rien répéter, pouisque nous allons la touer.

— La tuer ? s'exclame Pit avec âme, la tuer ?... une si belle poule ! ! !

— Ah ! tou sais bien qué la pôvré, elle doit mourir, après cé qu'elle a voue ce soir.

— C'est vrai, concède Pit, qui, malgré son penchant pour le beau sexe, est capable, lorsqu'il le faut, de comprendre le bon sens. C'est vrai, elle peut pas vivre. Pauvr'tit'chatte !

Et il pousse un soupir à fendre l'âme, ce qui provoque de nouveaux rires et des sarcasmes orduriers.

Mais Pit n'a pas envie de rire. Il a braqué le rayon de sa lampe électrique sur le visage de la malheureuse et, tout attendri, rabâche machinalement :

— Une si belle poule !... Mourir à la fleur de l'âge !...

Ricanements et quolibets reprennent de plus belle :

— Ca y est ! le v'là pincé !

— Il en tient !

— À quand la noce ?

— Ben quoi ! c'est vrai, concède Pit ; elle m'a tombé dans l'œil, c'te jeunesse et ça me fait de quoi qu'on soit obligé de lui régler son compte. Ça a pas plus de vingt ans !... P'têtre ben que ça va mourir sans avoir connu l'amour, sans avoir goûté la douceur d'un baiser !

Un ensemble de rires diaboliques salue cet épanchement poétique ; mais la brute n'y prête pas attention et se plonge dans une sombre rêverie dont le résultat ne se fait pas attendre.

Ses yeux accentuent leur rapprochement déjà exagéré et semblent vouloir sortir de leurs orbites pour se rejoindre sur ses narines frémissantes, sa respiration devient rauque, haletante ; son souffle enfiévré, effleure le visage de la captive qui soudain, frissonnante d'horreur et de honte, l'entend formuler son épouvantable obsession :

— Ça a pas de bon sens qu'elle meure de même. Avant de la tuer, on pourrait bien…

L'Italien s'est retourné, rageur et autoritaire :

— Assez de bêtises, hein ! Nous entrons dans l'Île Perrot. Tire-la et balancé-la dans le fossé.

— Ben oui, dit la brute, mâtée, c'est correct, mais y a rien qui presse…

— Tais-toi… et tire !

— Allons, soupire Pit, résigné, puisqu'il le faut !… Mais c'est d'valeur pareil !… Une si belle poule !

Puis, avec un nouveau soupir, il tire son revolver et le braque sur la prisonnière. Cependant, il hésite ; il veut la contempler une fois encore avant de l'envoyer « ad patres ».

Dans le foyer de lumière crue que projette sa lampe de poche, un scintillement frappe son regard :

— Bateau ! s'écrie-t-il, mais c'est des vrais diamants !

— Hein ?... des diamants, s'exclame l'Italien, tou en es soûr ?

— Et comment !... Vise ses oreilles !... Tiens ! et ses bagues ! Regarde-moi ça si ça flambe. Gee Whiz ! ça va m'en faire des beaux cadeaux pour mes conquêtes !

— Halte-là ! proteste son voisin, on partage.

— Pardon, rétorque Pit avec logique, le butin qu'y a sur le condamné à mort, ça revient de droit au bourreau !

Et, tandis que l'auto roule toujours d'un train d'enfer, il se penche vers la malheureuse femme pour la dépouiller de ses bijoux, avant de l'exécuter froidement.

Il semble qu'il y ait des moments où, devant un acte trop vil et trop lâche, la colère de Dieu se déchaîne soudain et se manifeste, terrible et foudroyante.

L'auto, roulant à une vitesse de soixante-dix milles à l'heure, heurte une pierre, fait une embardée, rase une clôture et finalement, sous les bras d'acier du conducteur, reprend la route et s'arrête, domptée, maîtrisée.

Mais quelques secondes de perte de contrôle ont suffi pour faire trois victimes, les trois hommes assis du côté droit, dont les trois têtes ont martelé les piquets de clôture. Les survivants, si endurcis qu'ils soient, ne peuvent s'empêcher de frissonner en constatant la mort de leurs compagnons ; Pit Face de Bœuf est méconnaissable, sa mâchoire inférieure pend, disloquée, son crâne est comme une pomme cuite, une oreille absente laisse voir un trou béant et des morceaux de cervelle voisinent avec un de ses yeux sur ses vêtements inondés de sang.

« Une lumière ! »

Alerte !... Les vivants sautent dans la machine, à côté des morts, et la folle randonnée reprend, plus horrible et plus macabre encore.

Malgré les efforts du chauffeur, l'engin se refuse à donner le maximum qu'on lui demande.

Là-bas, la lumière se rapproche ; une autre paraît, la suivant. Les bandits s'affolent : l'un d'eux saute et se casse le cou. Le chauffeur s'acharne à son poste ; l'autre survivant, l'Italien, s'agenouille sur la banquette d'arrière et attend, farouche, révolver au poing.

Une volée de balles ! L'Italien riposte et vide son révolver. Les lumières se rapprochent et de nouvelles balles sifflent à ses oreilles. Il rafle les armes de ses compagnons morts et se prépare au combat à outrance. L'auto ralentit brusquement et s'affale dans le fossé ; avant de mourir, frappé d'une balle, le conducteur a pu fermer le gaz et freiner.

Et c'est ainsi que, le 8 juin 1913, les détectives de la brigade provinciale, en poursuivant une auto suspecte, la rejoignirent, à demi renversée, sur le côté de la route. Ils en sortirent cinq cadavres et une jeune femme bâillonnée, ligotée, inondée de sang et privée de raison.

On se souvient encore de la sensation causée par le lâche assassinat du constable Jim Gordon, étouffé par des « gangsters » pour avoir capturé deux de leurs complices.

On se souvient également de l'auto mystérieuse, dont le secret ne fut jamais connu, puisque la seule survivante de la randonnée

macabre, la femme du Professeur Renouard, ne put fournir aucun renseignement, sa raison ayant sombré parmi les émotions violentes et répétées de quelques heures effroyablement tragiques.

05

Qu'on souffre
À deux, cela n'ôte pas le chagrin
Mais on peut mieux braver l'attrait malin
Du gouffre.

Après la scène violente qu'il avait eue avec sa femme, après le départ précipité de celle-ci, le professeur Renouard était tombé dans un état de protestation, chose extrêmement rare et normale chez ce savant aux nerfs d'acier, à la volonté irréductible.

C'est qu'en un seul instant, toutes ses affections, toutes ses croyances, toute sa vie enfin, venaient d'être bouleversées. Mille fois plus à plaindre que celui qui connaît l'étendue de son malheur, il endurait les angoisses du doute, les tortures du soupçon, qui pétrissent l'âme et tenaillent le cœur.

Devait-il prendre la fuite de sa femme pour un aveu et devait-il ajouter foi aux paroles des domestiques ?... Et l'avait-on chaque jour berné, dans son foyer, tendant à ses baisers des lèvres souillées par le péché, offrant à ses caresses l'enfant d'un autre ?...

Ou bien la farouche détermination d'Henriette était-elle l'expression d'une violente indignation et alors, était-il, lui, le seul et

grand coupable, le mari injuste et jaloux qui insultait à l'innocence, le père dénaturé qui livrait son fils à des mercenaires ?

Ses sombres méditations furent interrompues par la sonnerie du téléphone. Il se précipita, espérant entendre la voix d'Henriette, prêt à lui pardonner même, si elle avouait sa faute et implorait sa clémence.

Au lieu de la voix douce et harmonieuse qu'il attendait, ce fut un organe sonore, au tour brusque, qui pria le professeur Renouard de passer sans retard au poste de police N 3. Il voulut questionner, mais on avait déjà coupé la connexion.

En proie à une folle anxiété, il sauta dans son auto, retournant dans son cerveau mille questions affolantes, mille points d'interrogation angoissants. Une pensée lui revenait sans cesse dominant toutes les autres, lancinante : la crainte que, sous l'empire de la douleur, sa malheureuse femme n'ait perdu la tête et mis fin à une existence désormais ruinée.

Bien que le chauffeur fit diligence, il semblait à Renouard que la voiture n'avançait pas et les minutes lui paraissaient mortellement longues.

Enfin, l'auto stoppa. Le professeur s'élança, fit irruption dans un bureau, devant un gros homme sanguin, qui sursauta, effrayé, croyant sans doute voir surgir un anarchiste.

« Eh bien ! me voilà, qu'est-il arrivé ? » questionna Renouard fébrilement.

Le gros homme, rassuré repoussa lentement le tiroir qu'il avait ouvert (beaucoup plus vite) à la recherche d'une arme ; pour se donner une contenance, il ouvrit un second tiroir et en

sortit un cigare ; puis, il poussa un soupir de soulagement et s'enquit posément :

« D'abord, qui êtes vous ?

— Le docteur Renouard.

— Parfait. Asseyez-vous, je vous prie.

— Mais enfin, qu'y a-t-il ?

— Un instant ! »

Et le gros homme pressa sur un bouton. Aussitôt, une porte s'ouvrit, un constable parut ; Renouard fit un mouvement pour s'élancer, mais le chef le retint d'un geste empreint à la fois d'autorité et de courtoisie et lui dit, sur le ton d'un parfait homme du monde :

— Asseyez vous donc, je vous prie, puis, se tournant vers le constable, il commanda :

— Amenez le détenu !

Une fois le constable disparu, le capitaine daigna fournir quelques explications :

— J'ai là, dit-il, un individu, bien mis et de bonne tournure, qui a été cueilli par un de mes hommes, au moment où ils sortait de chez vous, par la fenêtre…

— Enfin, interrompit Renouard, je vais donc savoir quel est le misérable…

— Parfaitement : le voici !

Le professeur, suivant le geste du policier, fit volte-face et se trouva en présence de son beau-frère, qui se jeta dans ses bras, en sanglotant. Abasourdi, Renouard ne pouvait que balbutier :

— René ! Comment, c'était toi ? Toi, René ?

— Oui, c'est moi, moi qui l'ai tué ! Ah ! quel affreuse fatalité !...

— Voulez-vous me permettre, intervint le représentant de l'autorité ; il y a quelques points que je désire éclaircir. Donc, Monsieur Renouard, vous connaissez cet homme ?

— Parfaitement. Il est mon beau-frère, Monsieur René d'Anjou.

— C'est en effet ce qu'il nous a dit. Mais alors, il n'est pas fou. Il prétend avoir tué son patron.

— Comment, toi, René ? Mais c'est impossible !

— Ce n'est que trop vrai, hélas !... Au cours d'une discussion un peu vive, Mr. Atkins a levé la main sur moi ; je l'ai repoussé violemment, il est tombé et... »

Sur une sonnerie du téléphone, le chef réclama le silence d'un geste, puis écouta pendant quelques instants, muet et impassible.

Quand il eut raccroché le récepteur, il se tourna vers les deux hommes et dit d'un ton paternel :

— Ne nous affolons pas !... Il n'y a personne au bureau de la Dominion Leather C, mais on vient de localiser Mr. Atkins à l'Hôpital Général. Il souffre d'une lésion du crâne, qui ne met pas ses jours en danger ; il refuse de porter plainte contre vous.

René écoutait et regardait ce gros homme qui, sur un ton bonhomme et tranquille, lui annonçait la formidable nouvelle. Comme au sortir d'un cauchemar, il cherchait à rassembler ses idées, se demandant s'il était réellement éveillé.

Le chef reprit :

— Mais tout ceci ne m'explique pas pourquoi vous sortiez par la fenêtre de la maison de votre beau-frère. Allons, Monsieur d'Anjou, racontez-moi tout, depuis le commencement, et je crois bien qu'ensuite, je pourrai vous rendre votre liberté. Voyons, asseyez-vous et parlez !

Le jeune homme fit le récit détaillé des événements de la journée, depuis le moment de son arrivée à l'office, jusqu'à celui de son arrestation. Le professeur Renouard dut entendre relater le dévouement fraternel de celle qu'il avait soupçonnée, accusée, maltraitée, de celle qu'il avait séparée de son enfant, de leur fils à tous deux.

Sa grande âme, son noble cœur, lavés de l'affreux soupçon, purent mesurer toute la portée de son crime : sa femme partie, désespérée, à l'aventure et son cher petit Jean-Paul peut-être à jamais perdu.

Pendant le récit de René, il sanglotait éperdument, se rongeant les poings, dans sa rage impuissante contre lui-même. Les deux hommes, déjà surpris de son attitude le furent encore plus de sa confession, qu'il fit humblement, se frappant la poitrine et suppliant le policier de retrouver les victimes de sa folle jalousie.

Le spectacle de cet homme, grave et austère, aux allures naturellement nobles et rigides, s'humiliant, exhalant son repentir,

implorant le pardon du frère de sa victime, était si impressionnant, si touchant, que René, ému jusqu'au fond de l'âme, tendit la main au professeur, tentant de le consoler par ces paroles généreuses :

— Tout ce qui arrive est autant de ma faute que de la vôtre. Dans votre jalousie aveugle, vous avez cru ma sœur coupable, et moi, dans mon affolement stupide, j'ai fui comme un criminel. C'est de là que découlent tous nos maux. Unissons-nous dans cette terrible épreuve. C'est la main dans la main que nous chercherons notre chère Henriette et notre pauvre petit Jean-Paul.

Le chef du poste de police N 3 toussota et se pencha derrière son bureau pour chercher un cigare dans un tiroir du bas,... mais peut-être bien aussi pour essuyer une larme d'un geste furtif.

L'excellent homme prit le signalement des disparus, sans omettre celui de l'honorable couple Boireau, et promit tous les efforts de la police.

On sait dans quelles circonstances tragiques fut trouvée Henriette, le lendemain.

Elle vécut quelques mois entre René et le docteur, douce et mélancolique, le regard perdu dans une rêverie lointaine, ne parlant pas, ne reconnaissant personne.

Peu à peu, devant son attitude calme et résignée, on s'habitua à la laisser aller et venir, dans la maison d'abord, puis, plus tard, dans le jardin.

Un jour, elle disparut et, malgré les efforts faits pour la retrouver, malgré les récompenses promises par Renouard, on n'entendit plus parler d'elle.

Toutes les recherches concernant le petit Jean-Paul demeurèrent également vaines. Aucune trace ne fut trouvée des Boireau, dont on ignorait d'ailleurs la véritable identité.

Les deux beaux frères, unis dans le même but : retrouver les victimes de leur manque de sang froid, avaient décidé de ne plus se quitter. Bien qu'âgé de vingt-deux ans déjà, René d'Anjou étudia la médecine, puis la chirurgie, sous la direction personnelle de l'éminent professeur.

Les années s'écoulèrent, lentes quoique laborieuses, pour ces deux hommes, dont la vie se passait à fouiller les secrets de la nature pour soulager les maux de leurs semblables, et à revivre en pensée, la sombre tragédie qui, en un seul jour, avait brisé tous leurs espoirs.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

06

LES ENFANTS MARTYRS

On tombe
Et plus on prend un chemin de travers
Plus vite et sûrement on s'achemine vers
La tombe.

Montréal, la perle de la Province de Québec, la principale ville, sinon la capitale, présente aux visiteurs des aspects bien divers.

Le populaire a fait une division nette et sommaire de la grande cité en deux parties, délimitées par la rue Bleury : l'Est et l'Ouest.

L'Est est demeuré le domaine de la langue et des traditions françaises et, bien que se modernisant avec rapidité, a gardé, à l'instar de Québec, un cachet de ville de province du « vieux pays ».

Par contre, l'Ouest, c'est le quartier anglais, en pourrait dire anglo-saxon, de style et de genre américains ; la presque totalité de sa population est de pure origine britannique et les rares franco-canadiens qui s'y mêlent affectent d'avoir oublié ou de « casser » leur langues maternelle. Aussi les fidèles de l'Est, ceux qui ont su garder intact l'héritage moral des aïeux, y compris la verve gauloise, et l'ironie normande, ne manquent-ils pas de s'égayer aux dépens de ces « snobs », les appelant les « p'tits frais de l'Ouest, ma chère ! »

Cependant, cette division de la ville de Montréal est un peu rudimentaire.

En fait, l'un des plus anciens quartiers français, l'important groupe Saint-Henri, occupe l'extrême sud-ouest de la métropole et son artère principale est la partie ouest de la rue Notre-Dame.

Au Nord de ce quartier, sont les groupements modernes et luxueux : Montréal Ouest, Westmount (qui, malgré sa situation géographique, n'est pas annexé, étant sans doute trop riche pour se mettre en tutelle), enfin, le quartier commercial, dénommé quartier anglais ou « des affaires ».

Àpartir de la rue Saint-Laurent jusqu'à l'extrémité est (le « bout de l'île »), sur un parcours de plusieurs milles, on n'en-

tend d'autre langage que le français.

Mais entre ces différents groupes : Saint-Henri, quartier anglais et ce qu'on pourrait appeler le Montréal français, se sont insinués les trafiquants, ceux qui, avec le sûr instinct du commerce, sont venus « boucher les trous », s'installer agents de liaison, achetant de l'un pour vendre à l'autre, de sorte que le centre, le « mortier » de cette immense agglomération qu'est l'île de Montréal, est une véritable cité cosmopolite.

Naturellement, les israélites y comptent une majorité absolue ce qui n'a pas empêché les chinois d'y former un quartier exclusif, où ils possèdent leurs habitations, leurs magasins, leurs clubs, leurs maisons de jeux, leurs fumeries d'opium (ces dernières souvent visitées par la police), car, parmi les chinois, comme parmi les autres peuples, il y a des traîtres, des dénonciateurs ou indicateurs, « spotters » ou « stool pigeons ».

Les chinois ont gardé de l'orient la méfiance et le goût du mystère ; ces maîtres buandiers, (dont le principal revenu provient des « lavages »), semblent vouloir laver leur linge sale en famille et, ne fût-ce la présence de deux restaurants renommés, auxquels il faut bien laisser parvenir la clientèle, les Fils du Ciel ne se priveraient pas d'interdire aux étrangers l'accès de leurs cantonnements.

D'ailleurs, les visiteurs, peu nombreux, le savent et ils filent droit, pensant avec raison que charbonnier est maître chez soi et qui se sent maître chez soi, quand partout ailleurs, on subit railleries et rebuffades, donne une certaine audace qui peut rendre dangereux.

Si les visiteurs sont rares et ne « traînent pas », rarissimes sont ceux qui s'y installent. Cependant, il y a deux ans environ, une famille canadienne, ou ce qui semblait l'être, vint se loger dans un taudis, au fond d'une impasse de la rue Clarke.

Lorsque, marchant de Ste-Catherine vers Craig, on descend cette rue Clarke, on trouve, presque au coin de Dorchester, un espace étroit entre deux maisons vieilles et misérables, qui, s'affaissant en sens contraire, semblent vouloir se rapprocher et former un toit à l'impasse.

Si quelque audacieux traverse ce passage, enjambant des détritus de toutes provenances, il arrive à une cour minuscule, bornée à gauche et à droite par une palissade noircie, au fond par une masure à un seul étage, cependant divisée en deux logements, dont chacun comprend deux pièces.

C'est là que nous aurions pu trouver, il y a deux ans, en plein quartier chinois, la famille canadienne dont nous voulons parler ; pas une de ces belles familles dont le pays est fier à juste titre et dont les photographies, publiées dans les journaux, provoquent l'admiration et l'envie des autres nations moins prolifiques.

Dans le taudis de la rue Clarke au moment où nous y pénétrons, le jour naissant jette une lueur blafarde sur un triste spectacle : dans la première pièce, entre une table de bois qui fut blanc et un poêle boiteux, une paillasse est étendue sur laquelle deux enfants dorment, frileusement blottis sous une couverture grise ; des enfants, au point de vue physique surtout, car leur âge est déjà celui de l'adolescence : la fillette, gracile et chétive, aux joues pâles, mais au regard limpide, aux muscles minces mais nerveux, vient d'atteindre sa seizième année, le garçon a peut-

être un an de moins, mais il est impossible de mettre un âge sur ce visage torturé par les souffrances, sur ce corps crispé d'infirme. Ces pauvres enfants ont reçu les sobriquets de Greluchette et de Freluquet, qui ne leur conviennent malheureusement que trop.

Dans la pièce voisine, un couple d'une quarantaine d'années ronfle avec harmonie, couché dans un lit, passablement crasseux sans doute, mais infiniment plus confortable que la paillasse des petits miséreux.

L'homme, court et épais, semble avoir connu, des temps meilleurs, un embonpoint satisfaisant, mais ses chairs flasques et bouffies révèlent la paresse, la misère et l'intempérance. La femme est une gaillarde qui, certainement, a toujours su prélever la part du lion sur la maigre pitance obtenue au foyer, car elle est mieux conservée que son compagnon ; cependant son visage porte également les stigmates du vice et de l'alcoolisme.

Ils sont connus sous le nom de Chippard, mais nos lecteurs reconnaîtront en eux l'honorable ménage Boireau, vieilli de quinze ans et dégringolé de plusieurs échelons sur l'échelle sociale.

07

L'aurore
En notre cœur amène le désir
De vivre, mais il faut pourtant souffrir
Encore

Un coq jeta son appel éraillé, car un tel volatile, égaré dans un semblable quartier, ne saurait saluer le soleil d'un puissant et retentissant « cocorico » ; les bêtes partagent, sinon les sentiments, du moins les bonnes et mauvaises fortunes de leurs maîtres : dans ces parages de misère, un coq, même sans harem, ne peut être qu'enroué et efflanqué.

Aussi, son cri fut-il impuissant à altérer la régularité et la sonorité des ronflements des Boireaux, mais un mouvement se produisit sur la paillasse des petits.

La fillette prêta l'oreille un instant aux bruits familiers de chaque aurore : roulements de charrettes, jappements de roquets, claquements de volets, puis, son attention fut ramenée tout près d'elle par un reniflement discret, dont elle devina de suite l'origine ; elle s'enquit à voix basse :

— Tu dors plus, Freluquet ?

— Non, je dors plus.

— Pis tu pleures, dis ?

— Non, je pleure pas.

Le ton de l'enfant contredisait ses paroles et Freluchette reprit toute attendrie :

— Tu dis ça pour pas me faire de peine, mais je t'ai bien entendu, va.

Freluquet se trahit naïvement :

— Je pleurais pourtant tout doucement pour pas te réveiller !... Tu m'en veux pas, dis ?

— Greluchette la rassura à sa manière : « qu't'es bête !... D'abord, c'est pas toi qui m'as réveillée ; c'est le coq !... Essayons de dormir encore un peu, va ! c'est notre meilleur temps. »

Un silence.

Mais les enfants ne dorment pas ; ils songent : Freluquet pense que la mort serait encore bien plus douce que le sommeil, tandis que sa compagne, plus énergique, se répète, comme chaque matin, que « ça ne peut pas durer de même et qu'il faut que ça change au plus tôt ! »

Soudain, elle extériorise sa pensée, sachant bien que Freluquet ne s'est pas rendormi :

— Dis donc !... Tu sais, l'homme d'hier ?... Faut tout lui raconter !

Freluquet, un instant abasourdi devant une pareille audace, se sent réconforté par la présence d'une sœur si vaillante ; son cœur s'ouvre à l'espoir ; il a la vision merveilleuse d'une autre vie, d'un autre monde où il y aurait autre chose que des larmes et des coups. Tel un rappel à l'ordre, le « crescendo » subit des ronflements résonne en ses oreilles ; c'est avec terreur que, dompté dans son court élan vers la liberté, il répond :

— Si jamais on faisait ça, les vieux nous tueraient.

Mais Greluchette n'est pas domptée, elle. Les lèvres pincées, les mâchoires serrées, les sourcils rapprochés, elle concentre sa volonté vers le rêve d'un avenir meilleur. Elle sait qu'il lui faudra être brave pour deux ; au besoin, elle se chargera seule de l'action, mais il faut remonter le moral de son compagnon, qu'il ne

tire pas la jambe quand le moment sera venu. Elle reprend dans ce but :

— Y nous tueront pas, puisqu'on se poussera avant. D'abord, c'est pas nos parents ! Ça, y se gênent pas pour nous le dire. Ça fait qu'on leur doit rien. Je te dis que moi, j'en ai assez enduré comme ça !... On va « se pousser », Freluquet ! Je te dis qu'on va « se pousser ! »

— Pas si fort ! chuchote peureusement l'infirme, s'ils se réveillent, ils vont encore nous battre !

— C'est pour ça qu'il faut partir !

— Bah ! souffrir ici ou ailleurs !... Être battus par eux ou par d'autres !...

— On sera plus battus. On a fini de se faire « maganer ». On y dira, au monsieur, qu'il nous emmène !

— Mais on le connaît pas. Y peut nous trahir.

— Lui ?... Y a pas de danger. T'as pas vu ?... quand y a demandé ton âge et que j'ai répondu : « Quinze ans ! »... Il a murmuré : « Quinze ans !... l'âge qu'aurait le petit Jean-Paul ! »... En disant ça, il avait des larmes plein les yeux. Il a eu honte et il est parti brusquement après t'avoir donné une pièce blanche.

— C'est vrai qu'il a l'air bon ! Il... pleurait !

— Ils sont beaux, ses yeux, même quand il pleure ; il y a dedans de la douceur et de la tristesse, mais aussi du courage et de l'énergie.

— Tu les aimes, ses yeux ?

— Ils sont beaux !

— Ah !…

— Quoi ?… Ça te fait de la peine que je les trouve beaux ?

— Tu l'aimes, Greluchette ?

— Il y a l'air si bon !

— C'est rien que ça ?

— Mais oui !

— Bien vrai ?

— Mais oui !… Qu'est-ce que t'as ?

— Rien !… Je n'ai plus de peine. Embrasse-moi, veux-tu ?

— Tiens, mon petit Freluquet. Et maintenant, faisons semblant de dormir, ça ne ronfle plus là-dedans ; y vont bientôt se réveiller.

— Oui !… Et ça va recommencer… comme tous les jours… Ah !…

— Patiente ! Patiente !. Et parle plus !

Et feignant de dormir, les deux enfants reprirent leur songerie :

Freluquet pensait avec soulagement qu'il s'était trompé, que Greluchette ne lui avait pas repris une partie de son affection pour la donner à un autre.

Et Greluchette souriait à l'image d'un homme à l'allure jeune et élégante, malgré les fils d'argent qui brillaient à ses tempes, d'un homme posant affectueusement sur elle ses yeux bleu d'acier où il y avait de la douceur et de la tristesse, mais aussi du courage et de l'énergie.

08

L'ivresse
Toujours conduit un cortège éhonté :
Brutalité, impudeur, lâcheté,
Paresse.

— Polyte, y fait jour !... C'est le temps de faire lever la vermine !

Un rayon de soleil est venu frapper le visage de la mégère, l'éveillant, et sa première pensée est pour les enfants, non pas une pensée de sollicitude, mais la préoccupation de les rudoyer et de les envoyer au plus vite à l'ouvrage, à leur métier pénible et humiliant de « mendigots », qui fait vivre tout bien que mal toute la maisonnée.

En entendant la voix redoutée, Greluchette serre dans la couverture la main de son petit compagnon, ce qui est peut-être un geste de fraternel encouragement avant de reprendre la montée du calvaire, ce qui, peut-être aussi, n'est qu'un signal signifiant :

— Attention ! Faisons semblant de dormir !

Polyte a grogné et s'est retourné dans son lit. Aussi, Zénobie, impatiente, prend elle le parti de se lever et de venir elle-même sonner le réveil à sa manière :

— Allons ! debout, les avortons !... grouillez-vous un peu ou ben je m'en vas vous secouer, moi !

Et, sans attendre, elle les harcèle, tapochant par ci, « bourrassant » par là. Les enfants feignent de s'éveiller et, avec une surprise jouée, Greluchette s'exclame :

— Hein ? Quoi ?... Je rêvais !...

— Moi aussi, fait Freluquet ! dressant son corps d'infirme.

Zénobie éclate d'un gros rire :

— Toi, Freluquet, rêver ? ! ?... Allons donc !... T'es trop simple pour ça !... Allons, debout !... Et toi, la mioche, à quoi que tu rêvais ?

Prenant un air candide, la fillette fûtée réplique :

— Je rêvais que vous nous donniez une tasse de café et un morceau de pain avant de nous envoyer mendier !

— Oui, ma belle fine, répond Zénobie avec un rire mauvais, c'est comme ça que tu te permets de te moquer de moi !... Tiens, en v'là du pain !... Pis du café, tiens !... Et toi aussi !

Et les taloches de revoler sur les deux enfants.

Freluquet veut protester :

— Mais j'ai rien dit, moi !

— Ça fait rien, rétorque Zénobie, comme ça, y a pas de jaloux !... Et pis, fermez vous, ou ben j'm'en vas vous clouer le bec, moi !

— Qu'est-ce qu'y a donc, sa mère ? s'informe Polyte, qui vient de paraître, s'étirant et baillant, les yeux bouffis de sommeil.

— Tu le sais bien c'qu'y a ! geint sa tendre épouse, y a qu'j'en « arrache » assez avec ces deux morveux-là !... Y me font une vraie vie de martyre !... Allez, ouste !... À l'ouvrage, paresseux !

Et elle les pousse vers la porte, Greluchette hasarde un timide :

— J'ai faim !

Cela lui attire une nouvelle taloche accompagnée de nouveaux cris :

— Tiens, mange, ça !... C'est pas assez que ça nous rapporte ben juste de quoi vivre, ça voudrait encore nous ôter le pain de la bouche !... Allons ! avancez ou je cogne !

Son bras levé s'arrête soudain, ses yeux se plissent d'attention, ses lèvres se pincent de contrariété :

— Arrive donc un peu ici, Freluquet !

Elle examine l'enfant qui revient de son pas d'infirme mi-paralytique, ses jambes frêles le portant avec peine, un bras tordu, coude au ventre, paume en avant, lui donnant la silhouette grotesque d'une danseuse de « black bottom », Cependant, l'horrible femme n'est pas satisfaite de ces observations ; elle ordonne :

— Marche un peu pour voir !

Et l'ayant surveillé quelques instants avec minutie, elle déclare :

— Coute donc, Polyte, le v'là qu'est mieux !

— Ça m'a l'air ! Concède l'homme, d'un ton ennuyé.

L'enfant comprend alors et, prévoyant l'issue de cette scène, se défend, affolé :

— Non, non, je suis pas mieux !... Je vous assure que je suis pas mieux !

Et, dans sa frayeur, il accentue ses infirmités, exagère le tremblement nerveux de ses pauvres membres.

Scène burlesque et tragique, à laquelle Zénobie ne prend pas garde et qu'elle coupe d'un :

— Tais toi, menteur !

Puis, sortant d'un placard une fiole et une seringue, qu'elle dépose devant Polyte, elle commande :

— Tiens !... Fais y sa piqûre, tandis que je vas mettre la table !

— Allons, arrive !

Ordonne l'homme, pressé d'en finir.

L'enfant veut protester, supplier ; la femme s'interrompt de couper du pain pour le pousser brutalement en criant :

— Vas y... ou sinon... !

Et son couteau se dresse, menaçant.

L'éclair de la lame s'est reflété dans les yeux gris de Greluchette, y mettant une flamme verte ; tout son corps frêle a esquissé un mouvement de retrait, semblable à celui du fauve, acculé à la révolte, prêt à bondir, mais elle a soudain conscience de sa faiblesse devant ces brutes et se mordant les lèvres de rage, elle se contient une fois de plus, tandis que Polyte, tenant Freluquet prisonnier entre ses jambes, prépare la seringue et dit, d'un ton bonhomme :

— Allons, tiens toi tranquille, pendant que je te donne tes remèdes !

— La table est mise ! annonce Zénobie, qui achève de placer le gallon contenant un restant de vin rouge, deux verres, un guignon de pain et un morceau de fromage fort.

Freluquet est devenu tout pâle, comme si le sang se fut retiré de ses veines pour affluer au cœur ; sous l'effet du poison, ses muscles se contractent, ses membres se recroquevillent, une expression d'hébétude vient à ses yeux et gagne ses traits.

— Ça a l'air à faire effet !

Observe la marâtre avec satisfaction.

— Oui, avoue Polyte, j'y en ai donné une bonne, pour pas être obligé de recommencer trop souvent. J'aime pas tant ça.

Zénobie hausse les épaules avec pitié, en disant :

— Poule mouillée, va !... T'as ben que trop de cœur pour ce qu'ils en ont !... Allons, arrive à table ; ça te remettra. Et pis, vous autres, filez !... et plus vite que ça !

Et, bousculant les petits mendiants jusqu'à la porte, elle les envoie « au travail », puis revient tranquillement se mettre à table.

Ici, l'auteur demande la permission d'ouvrir une parenthèse, car il prévoit que quelque vieille fille, dont l'affection maternelle se partage entre un perroquet et un matou, ne manquera pas de bombarder l'éditeur d'épitres furibondes, où elle s'exprimera à peu près en ces termes :

— L'auteur de votre roman, c'est rien qu'un cynique qui se plaît à inventer des horreurs. Jamais vous me ferez croire qu'il peut exister à Montréal des affaires comme il nous en raconte. Et puis, quand bien même que ça existerait, c'est pas une raison pour le mettre dans les livres et montrer le monde sous son plus vilain « jour ! »

Eh bien ! oui, ma brave demoiselle, ça existe, ça existe un peu partout, même à Montréal, et j'en tiens le récit d'une excellente dame, bien placée pour le savoir, puisqu'elle est à la tête d'une de nos principales organisations de charité.

Ces horribles pratiques de « Cour des Miracles », si fréquentes au moyen-âge, deviennent, il est vrai, de plus en plus rares ; elles sont aujourd'hui tout à fait exceptionnelles et si l'auteur a cru devoir les exposer, c'est pour les placer en contraste avec les actes des braves gens qui, finalement, l'emportent, prouvant que le meilleur chemin est celui de la vertu et que, comme l'a dit Lacordaire :

Qui dit passion, dit faiblesse ; qui dit vertu, dit force.

Ménagez donc votre encre, ma brave demoiselle, et… fermons la parenthèse.

Après le départ des petits, Polyte et Zénobie se « callèrent les joues » consciencieusement : un morceau de pain, agrémenté de fromage fort et arrosé d'un bon verre de rouge à une piastre soixante quinze le gallon, cela constituait pour eux le « breakfast » rêvé ; aussi, il y eut un moment de silence relatif, troublé seulement du bruit des mâchoires et des soupirs de satisfaction.

Cependant, l'homme ruminait quelque sombre pensée qu'il finit par émettre à haute voix :

— Dis donc, sa mère, crois tu pas qu'on serait mieux de leur faire prendre un autre métier ? Ils deviennent un peu grands pour mendier.

— Mais non, répondit Zénobie, la bouche pleine, Freluquet fera toujours pitié, rapport à son infirmité et y gagne bien plus comme ça.

— Tout de même, en grandissant, ça peut parler.

— Lui !… Il a pas sa tête à lui… grâce au remède.

Et la misérable eut un clin d'œil de crapulerie satisfaite vers la fiole et la seringue.

Mais Polyte, qui avait peut-être un peu moins d'impudeur et, à coup sûr, plus de prudence poursuivit :

— P't'être ben !… mais y a Greluchette qui devient jeune fille et qu'a pas l'air endormie, celle-là !

— C'est de ta faute, aussi !... Pourquoi que tu veux pas qu'on lui en donne aussi, du remède ? Y pourraient mendier chacun de « leur » bord, et y feraient le « redouble » d'argent !

— Non, elle, je veux pas !... Elle est trop jolie, c't'enfant-là. Ça serait un crime que de l'abimer.

La ribaude toisa un instant son homme, se demandant si elle devait rire ou se fâcher ; finalement, elle prit un ton moitié figue, moitié raisin pour dire, les poings sur les hanches :

— Tiens !... regardez moi donc ce vieux grigou-là !... Ben ! que y't'y prennes pas à tourner autour d'elle, « mon velimeux », parce que ça se passerait pas « de même » !

Polyte, appréhendant une scène, s'empressa de protester :

— Voyons, voyons, Zénobie ; tu sais bien qu'avec moi, y a rien à craindre !...

— Ça, c'est vrai ! conclut-elle avec un soupir plein de reproche.

Son mari, sans daigner relever ce qu'il y avait d'offensant pour sa virilité dans ce cri du cœur, s'expliqua :

— J'ai mon idée, au sujet de la petite !... Si on pouvait mettre quéques sous de côté et pis l'habiller comme du monde, je pense qu'elle pourrait rapporter ben plus qu'à mendier !

Zénobie l'examina un instant, surprise qu'il ait eu cette idée avant elle ; de fait, Greluchette semblait si frêle, si délicate qu'elle n'avait pas encore songé à la considérer comme une jeune fille ; cependant, l'enfant se formait rapidement et bientôt s'épanouirait, non pas comme une superbe rose, mais comme une coquette

et charmante fleur des champs. Alors ?... Il fallait bien reconnaître que Polyte, pour une fois, n'avait pas tort.

— T'as p't'être ben raison, concéda-t-elle, je penserai à ça !... Tu manges plus ?

— Non ! mais je prendrais ben un dernier verre avant de partir !

Cette demande n'eut pas de succès, car Zénobie vida le fond du gallon dans son propre verre, en disant :

— C'est ben de valeur, mais le dernier, le v'là !... À ta santé !

Et elle le vida d'un trait, tandis que Polyte, machinalement, répondait avec un soupir :

— À ton profit !

Puis, il songea qu'il approchait neuf heures et que les tavernes allaient ouvrir ; alors, il se hasarda à demander :

— Donne-moi quéque sous, sa mère !

— Où c'est que tu vas ?

— Chercher de l'ouvrage !

— Viens donc pas rire de moi, hein !... Ça fait quinze ans que t'en cherches... et que tu pries le bon Dieu de pas en trouver !... Enfin, tiens, v'là trente sous ! va faire la fête !...

— Merci, sa mère !

— Et tâche de rapporter le change !

— On tâchera !... Tata !

— Tata yourself !

Et Polyte partit vers « la barre », en disant que, décidément, sa légitime était de bonne humeur, « à matin ».

Aussitôt que son homme eut disparu, la mégère fouilla dans le placard, sous un amas de guenilles crasseuses, en sortit un « flast »… d'alcool, dont elle arracha impétueusement le bouchon et but à même, s'interrompant pour parler à soi-même, exprimant sa satisfaction :

— Ah ! que c'est donc bon !

Seconde gorgée.

— Ça brûle, mais c'est bon pareil !

Nouvelle rasade.

— C'est de valeur que ça se vide si vite !

Autre coup.

— Et puis, qu'ça coûte si cher !

Récidive.

— Enfin ! pour ce qui reste ! C'est aussi bien de le finir !

Lampée ultime.

— Là !… un cadavre !… on en parlera plus !… Ah ! je me sens toute ragaillardie, moi !… Y a pas d'erreur, un petit coup le matin, ça part ben la journée !… Ça vaut mieux qu'un coup de pied où je pense !

Et comme elle avait la griserie lyrique, elle entonna l'hymne des poivrots :

Boire un p'tit coup, c'est agréable !...
Boire un p'tit coup, c'est doux !...
Boire un gros coup, ça rend l'esprit malade,
Boire un p'tit coup, c'est agréable !...
Boire un p'tit coup, c'est doux !...

Puis, elle se mit à soliloquer :

— Ce qui est de valeur, c'est qu'y a un trou à c'te bouteille-là !... Allons !... Ça va me coûter cinquante cents pour la faire remplir !... Et ces fainéants d'enfants qui rapportent presque rien !... Et ça voudrait qu'on les nourrisse !... Les sans-cœur !... Heureusement qu'y a ça pour me faire oublier mes chagrins !

Et, le flacon étant vide, elle s'en fut le faire emplir, en fredonnant sa chanson préférée :

Boire un p'tit coup, c'est agréable...

09

Le rêve
En nous se glisse et subissant ses lois
Nous retournons vers les jours d'autrefois.
Sans trêve.

L'automobile, portant l'insigne de la Croix Rouge, filait à vive allure, sur la rue Sherbrooke, allant vers l'est.

Derrière le chauffeur en livrée, deux hommes étaient installés, paraissant plongés dans de profondes réflexions.

L'un d'eux était presque un vieillard : sa tête, noble et austère, s'ornait d'une admirable chevelure blanche, couronnant un front de penseur. Bien qu'il semblât atteindre la soixantaine, son port droit et l'énergie distinguée de son attitude, révélaient une grande jeunesse physique, une virilité remarquable.

L'autre ne devait guère avoir plus de 35 ans, à en juger par son allure jeune et élégante ; cependant, ses cheveux blonds étaient parsemés, aux tempes, de fils d'argent ; à dire vrai, cela, loin de vieillir, ajoutait à la douceur (un peu mélancolique) et à la distinction naturelles de ses traits.

Ni l'un ni l'autre ne parlait.

Le vieillard, l'illustre professeur Renouard, songeait uniquement à l'opération chirurgicale, extrêmement délicate, qu'il allait tenter, à l'Hôpital général, opération intéressant le muscle cardiaque.

Son compagnon, le jeune et brillant praticien René d'Anjou, qui, après dix années d'études et de travail acharnés, venait de se signaler à l'attention de ses pairs, donnait à ses rêveries un cours plus varié. Sans doute, le tour de force qu'allait tenter son vénéré maître et professeur, l'intéressait-il au plus haut point ; mais d'autres idées étaient venues, peu à peu, envahir son esprit, à la vision des choses de la rue.

Cette rue Sherbrooke ! Comme elle était différente, ce jour-là, de ce qu'il l'avait vue un certain matin de juin 1912, alors que le

soleil resplendissant versait la joie autour de lui, tandis que son cœur était dans le désarroi.

Aujourd'hui, en cette froide matinée d'octobre, les arbres étaient silencieux, les feuilles jonchaient le sol et rares étaient les piétons qui, dans cette avenue aristocratique, affrontaient la pluie fine et pénétrante.

Seul, l'état de son âme n'avait guère changé.

Ici, habitait autrefois Marcelle Dechênes, sa fiancée, celle qu'il avait tant aimée, celle qui, l'abandonnant froidement au premier symptôme de détresse, avait fermé son cœur à l'amour. Car il n'avait pas un seul instant songé, une fois le malentendu dissipé, à se présenter chez celle qui l'avait éconduit. De son côté, l'orgueilleuse jeune fille n'avait tenté aucune démarche, ne voulant pas faire le premier pas, ni reconnaître ses torts. Peu après leur rupture, elle avait épousé un jeune noble italien, qui l'avait délaissée après cinq années consacrées à gaspiller sa dot ; elle vivait maintenant, recluse et digne, chez ses parents.

René ne la plaignait pas, car c'était au contact de ce cœur froid et dur que le sien s'était fermé à jamais à l'amour, du moins le croyait-il.

Là, était le Bon Pasteur et sa chapelle, froide, austère et imposante, où il avait demandé l'aide de Dieu.

Par enchaînement d'idées, il revécut le drame rapide de cette matinée où sa famille avait été si cruellement frappée. Il eut une pensée de douloureuse pitié pour sa pauvre sœur, Henriette, peut-être morte à l'heure actuelle, pour le petit Jean-Paul, qu'on n'avait jamais pu retrouver. Qu'était-il devenu ?... Peut-être un

de ces enfants martyrs, comme le petit Freluquet, qu'il avait rencontré mendiant, rue Saint-Laurent.

Bien qu'il s'apitoyât sur le sort de l'infirme, dont il était bien décidé à étudier le cas étrange, une autre figure prit bientôt possession de son rêve : une silhouette de jeune fille, frêle et délicate, mais dont les yeux gris et le menton volontaire, révélaient tant d'intelligence et de courage.

Et, chose étrange, les traits austères du jeune docteur se détendaient, l'expression mélancolique de son regard s'estompait, tandis qu'en pensée il revoyait le pâle sourire aux dents blanches et les beaux yeux gris, pleins de reconnaissance affectueuse, de la petite Greluchette, humble mendiante.

L'automobile stoppait rue Dorchester, devant l'Hôpital Général. René ferma son esprit au rêve pour le donner complètement à son sacerdoce.

Le professeur Renouard avait été mandé d'urgence pour essayer de sauver un pauvre diable qu'une balle de révolver logée dans la région du cœur mettait dans un état fort précaire.

Quand les deux hommes et leurs aides entrèrent dans la salle d'opération, le patient s'y trouvait déjà, endormi, « apprêté », et le maître commença immédiatement l'opération, avec cette sûreté de main et cette lucidité d'esprit qui faisaient de lui un « as » du scalpel. D'Anjou surveillait ses moindres gestes, devinant ses désirs, tenant d'avance tout prêt l'instrument qu'un coup d'œil allait demander. Soudain, la main du professeur sembla hésiter ; surpris, René leva les yeux sur son visage qu'il vit pâle, empreint d'une expression de douleur. Renouard, surpris par une crise cardiaque, tombait dans les bras de l'infirmière, tandis que son

jeune élève, ayant saisi le scalpel avant qu'il ne tombât, se penchait sur le patient et, sans nervosité, continuait l'opération.

Quand Renouard eut repris ses sens, il s'élança vers la table et voyant que tout était terminé, suivant les règles de l'art, il ouvrit ses bras pour étreindre avec émotion celui qu'il appelait son fils.

Il était dix heures seulement quand les deux hommes quittèrent l'hôpital. Au moment de s'installer dans l'automobile, auprès de son maître, René aperçut, au coin de la rue Saint-Dominique, les petits mendiants qu'il avait déjà secourus. Priant Renouard de l'excuser, il se dirigea vers les enfants pour leur faire l'aumône et s'informer de leur santé, mais de loin, il fut frappé par l'aspect fiévreux du petit infirme, qui grelottait, les pommettes enfiévrées, tandis que sa compagne, dont le doux visage se penchait vers lui, semblait vouloir l'entraîner vers l'ouest, le soutenant avec sollicitude.

Un soupçon, qui avait déjà hanté l'esprit de René, au sujet de l'étrange maladie de l'enfant, lui revint plus précis, plus vif. Alors, contenant son indignation, il suivit de loin les malheureux.

10

Courage !
En un moment les vents peuvent tourner,
Bien loin de vous, ils peuvent entraîner
L'orage !

Par un étrange contraste, c'est pendant que René d'Anjou, achevant avec sang-froid la tâche du professeur Renouard, sau-

vait la vie à un homme, que l'infâme Zénobie s'adonnait à son vice d'alcoolique, tandis que son époux, « étirant » ses vingt-cinq cents, « seinait » à la taverne quelques verres de bière supplémentaires.

En approchant du taudis, les enfants, sans s'en apercevoir, ralentissaient l'allure de leur marche, appréhendant l'accueil qu'ils savaient les y attendre. Mais, quand ils arrivèrent à la rue Clarke, ils virent la pocharde sortir de l'impasse et marcher, titubant vers la rue Sainte-Catherine. Ils en profitèrent pour s'introduire dans la maison, pouvant escompter du moins quelques instants de répit avant la scène qu'ils ne manqueraient pas d'avoir au retour de leur marâtre.

Cependant, Freluquet a peur et c'est bien malgré lui que Greluchette, le voyant si malade et craignant de le voir mourir dans la rue, a fait acte d'autorité pour le ramener au logis :

— Tu pouvais pas rester dehors, explique-t-elle ; il fait froid et t'as la fièvre !... Allons ! glisse toi sous la « couverte », et pis, inquiète toi pas ! Je dirai aux vieux qu'c'est moi qui t'a fait rentrer !

— Non, non, je veux pas ! Ils te battraient !... Je veux pas qu'ils te battent, toi !... Ah ! si j'étais fort... !

— Qu'est-ce que tu ferais ?

— Je te défendrais... et je les tuerais !...

— Tu m'aimes donc bien, Freluquet :

— Oh ! oui, Greluchette !... Et toi, comment que tu m'aimes ?

— Comme si tu états mon petit frère pour de bon.

— Ah !…

— D'abord, tu est faible et tu souffres…

— Ah ! je comprends !… tu m'aimes… par pitié.

— Mais non, voyons !

— Dis moi, Greluchette, sais-tu ce que c'est qu'aimer.

— Oh ! oui !…

— Dis un peu pour voir ?

— Aimez… c'est se sentir attirée vers quelqu'un sans pouvoir dire pourquoi ni comment ça vous est venu !…

— Oui, oui, c'est bien ça !… Après ?

— C'est penser toujours à lui, en rêver souvent !…

— C'est bien ça !… Quoi encore ?

— C'est sentir son cœur battre plus fort en le voyant.

Sans qu'elle s'en rende compte, la jeune sensitive extériorise ; elle a souri à son rêve, elle a comprimé d'un geste gracieux les battements de son cœur et maintenant, elle essuie deux grosses larmes en disant :

— C'est avoir envie de pleurer quand il est loin !

Et le pauvre Freluquet, qui a bu ses paroles, avec une souffrance presque voluptueuse, ne peut retenir ses sanglots, en avouant :

— Ah ! Greluchette, comme je t'aime et… comme tu l'aimes !

— Moi ?… Mais qui donc ?

Fait la jeune fille, confuse d'avoir été devinée.

Àce moment, la porte s'ouvre et René paraît aux yeux de Greluchette qui, médusée par la matérialisation de son rêve, ne peut retenir cette exclamation de joyeuse surprise, ou se mêle un peu d'extase :

— Lui !

Et Freluquet, répète douloureusement :

— Lui !

D'un coup d'œil, René d'Anjou a visité le triste logement. Il a vu le placard resté ouvert avec son amas de guenilles grisâtres, le poêle crevassé et boiteux, les chaises mutilées, la table jaunie sur laquelle gisent pêle-mêle les restes du repas, le flacon et la seringue de Provaz, la mince paillasse, ou sous une couverture sordide, l'infirme abrite son frisson. Mais il a vu surtout un rayon de soleil se jouer sur la nuque blanche de Greluchette, illuminant le blond cendré des frisons légers, il a vu surtout l'éclair de joie extatique passant dans les yeux gris et les lèvres pâles, mais bien dessinées, s'entrouvrir pour livrer leur secret.

Cependant, l'âme du médecin reprend le dessus :

— Je suis venu pour examiner cet enfant !

— Dépêchez-vous, monsieur, répond Greluchette, sans parvenir à séparer leurs regards, dépêchez-vous, car si les vieux revenaient, ils nous battraient pour vous avoir laissé entrer.

— Est-ce que ce sont vos parents ?

— Oh ! non, monsieur, ils disent qu'ils m'ont recueillie d'une voisine morte et qu'ils ont trouvé Freluquet sous le porche d'une église. Ils disent aussi qu'ils nous ont élevés par charité, mais c'est pas vrai, c'était pour nous obliger à mendier et voler. Et Freluquet ne serait pas malade si…

Comme elle hésite, le docteur insiste :

— Que voulez-vous dire ?

— S'il n'y avait pas ça !

Et son regard désigne la fiole et la seringue, parmi le fouillis de la table.

René s'exclame, repris d'indignation :

— Les misérables !… Je m'en doutais un peu et c'est ce qui m'a décidé à m'introduire ici !… Mais rassurez-vous, mes amis !… Vous allez quitter cet endroit en même temps que moi et vous serez placés dans un lieu où l'on prendra soin de vous.

Tout en parlant, il ausculte et déclare, rassuré :

— Nous le guérirons. Son infirmité est provoquée et entretenue par des injections de poison ; elle disparaîtra quand il aura été soustrait à ce traitement criminel.

Depuis qu'il est là, Greluchette n'a plus peur. Elle le sent fort et bon ; elle sait que, devant lui, elle ne sera pas battue ; elle a l'impression d'être toute changée, plus robuste, plus hardie et surtout, infiniment heureuse. Déjà femme, c'est avec une pointe de coquetterie gentille et non voulue qu'elle demande :

— Alors, bien vrai, vous allez nous emmener ?

— Certainement ! répond René d'un ton sérieux, vous ne passerez pas un jour de plus dans ce taudis ; je ne vous laisserai pas retomber entre les mains de ceux qui exploitent votre jeunesse et tirent même profit des maux qu'ils vous infligent !

Comme pour le démentir, la voix rauque de l'ivrognesse s'élève dans la cour :

C'est du bon vin qu'il nous faut
Oh ! Oh ! Oh !
Ça vaut mieux que l'picolo
Oh ! Oh ! Oh !

Greluchette s'affole un peu, malgré sa confiance en son protecteur :

— La vieille ! s'écrie-t-elle. Vite !… Cachez-vous !

— Mais…

— Je vous en prie !… Tenez… là !… Vite !

Elle le conduit gentiment à la pièce voisine, le prenant par le coude, et ce contact lui est infiniment doux.

Mais Zénobie paraît, ivre, fredonnant et hoquetant :

Si on boit, on va s'en ressentir
Si on boit pas, on va n'en mourir !
J'aim' ben mieux boire…

Elle s'arrête, stupéfaite :

— Déjà de retour vous autres ?… C'est-y que vous avez « frappé » un millionnaire ?

Greluchette répond avec calme :

« Freluquet avait la fièvre ! Je l'ai ramené ! »

— Ah ! tu l'as ramené !... Ben, j'vas te ramener autre chose, moi !

Titubante et trébuchante, elle sort un fouet du placard aux guénilles.

— Non, non, intervient Freluquet, c'est pas elle !... C'est moi qu'a voulu revenir !... Je pouvais plus me tenir sur mes jambes, tellement que je grelottais !

— Ah ! tu pouvais plus !... J'vas te faire pouvoir, moi !... Allez, ouste, debout !...

Elle se prépare à frapper l'enfant. Pour la seconde fois, un rayon de soleil, égaré sur la table, rencontre la lame du couteau à pain et met une flamme dans les yeux gris de Greluchette. Ce coup-ci, elle saisit l'arme et se plante devant la pocharde, menaçant :

— Ah ! laissez-le tranquille, hein !... Ou bien, gare à vous !

René qui surveille la scène, caché, prêt à intervenir, ne peut s'empêcher de remarquer que cette jeune fleur sauvage et délicate, se pare dans la colère qui l'anime, d'une étrange et farouche beauté.

Zénobie ne semble pas toutefois en être touchée ; voyant cette chétive fillette qui ose lui tenir tête, elle devient folle de rage, veut s'élancer, trébuche, s'empêtre dans une chaise et s'écroule avec plus de fracas que de dignité.

Greluchette, dont la jeune insouciance reprend vite le dessus, éclate aussitôt d'un rire perlé et René est ébloui de la clarté de ses dents petites, humides et régulières, de la fraîcheur de ses accents joyeux et juvéniles.

Àce moment, la porte s'ouvre et Polyte entre à son tour, un peu éméché, lui aussi. Zénobie ne lui laisse pas le temps de parler ; elle glapit :

— Ah ! te v'là, toi ?... C'est pas trop tôt !

— Qu'est-ce qu'y a donc, sa mère ?

— C'est c'te petite canaille-là qui m'a attaquée, gémit la femme. Y se sont mis tous les deux après moi !

L'homme rugit :

— Ah ! c'est comme ça qu'ils nous remercient pour toutes nos bontés !... Ben, passe-moi le fouet !... Je vas les faire danser, moi !... Veux-tu lâcher ton couteau, ma petite crasse !... Lâche-le tout de suite ou je te tue !

Et il lève son fouet. Ce geste est de trop : instinctivement, René a bondi et, d'un coup de poing bien placé, il envoie rouler le bonhomme.

Moitié par colère, moitié par plaisir, il cède à l'envie de ramasser l'instrument et de s'en servir un peu.

— C'est vous qui allez danser, maintenant !... Tiens, ma vieille sorcière, voilà pour te secouer les puces !

Et il applique quelques coups pas trop forts, sur les reins de la mégère, qui hurle comme si on l'écorchait.

Greluchette voit soudain Polyte, prêt à s'élancer, couteau en main. Elle pousse un cri de frayeur, puis instinctivement, réalisant que son sauveur n'aura pas le temps de parer le coup, elle se jette dans les jambes de l'assaillant qui chancelle et s'effondre.

René comprenant ce qui s'est passé, se retourne vers son agresseur :

— Ah ! tu en veux, toi aussi ?... Eh bien ! attrape !... Tiens, ma fripouille !... Je vais t'apprendre à maltraiter des enfants !... Maintenant, ouste, dans le coin tous les deux !... Et tenez-vous bien tranquilles ou je tape avec le manche !... Quant à vous, mes amis, allez m'attendre dehors, pendant que je dis quelques mots à ces bandits. Je vous rejoins à l'instant !

Greluchette le récompense d'un regard de gratitude et entraîne Freluquet, lui disant :

— Je te l'avais bien dit, moi, qu'il nous sauverait !

Après le départ des enfants, René se retourne vers le triste couple qui, dompté maintenant, ne songe qu'à demander grâce avec bassesse et platitude. Il prévient, menaçant :

— Maintenant, vous deux, écoutez-moi bien !... Je prends ces enfants sous ma protection. Si jamais vous essayez de les approcher, malheur à vous ! Et si ce soir, vous n'avez pas quitté la ville, je me charge de vous faire coucher en prison pour les avoir martyrisés !

— Martyrisés ! geint Zénobie hypocritement, c'est-y Dieu possible de parler « de même » !... Nous qu'ont été si bons pour eux !...

— On les a élevés !…

— Choyés !

— Dorlotés !…

— Nourris !…

— À la sueur de notre front !…

— On les a soignés quand y z'étaient malades !

— Tenez !… V'là encore les remèdes à Freluquet !…

— Taisez-vous, malheureux ! clame René. Je les connais, ces remèdes !… D'ailleurs, je les emporte pour les faire analyser et je vous le répète : quittez la ville ou sinon… gare à vous !

Et, jetant le fouet avec mépris, il sort.

Les deux misérables se regardent un instant, interloqués. Comme dans toutes les grandes circonstances, c'est Zénobie qui retrouve la première l'usage de la parole :

— Et puis ?

— Et puis quoi ?

— Tu le laisses partir comme ça ?

— Mais…

— Peureux !

— Moi, peureux ? Moi ? proteste Polyte, indigné. Laisse fare !… Ça se serait pas passé « de même » si j'avais été plus fort que lui !… j'y aurais montré ce que c'est qu'un homme.

— Un homme, toi ?... Une poule mouillée, c'est tout ce que t'es !...

— Zénobie, fais attention comment ce que tu parles !

— Ah ! tu me fais rire, Père la Tremblotte !...

— Ah Zénobie !...

— Sang de navet !

— Zénobie ! je vas me fâcher !...

— Toi ?... Ben, viens-y donc un peu pour voir !...Penses-tu que j'te crains ?

Et s'emparant du fouet :

— Ah ! tu vas te fâcher ?... Eh bien ! moi, je vas te calmer !... J'-vas te montrer qu'est-ce qu'est le « boss icitte » !

— Pardon, proteste plus faiblement Polyte, le « boss », c'est moi.

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— Le boss, c'est...

— Tu vas « en manger une » !... qui c'est qu'est le « boss » ?

— C'est... c'est...

— Attention !

Polyte comprend que c'est sérieux et, abandonnant toute dignité, se décide à céder :

— C'est toi, Zénobie !

— Alors, conclut la matrone avec logique, si c'est moi, j'ai le droit de taper !... Tu vas « en manger une pareille !... »

11

Relique
En qui, toujours, je conserve la foi,
Ton aspect, dans mon cœur, verse un émoi
Magique.

Deux mois s'étaient écoulés, apportant des changements considérables dans la vie et par suite, dans l'apparence des jeunes gens.

Freluquet, dont l'état n'avait cessé de s'améliorer sous les soins assidus et éclairés de deux grands docteurs, était devenu un joli garçon, encore un peu fluet et névrosé sans doute, mais droit, élancé, à jamais débarrassé de ses difformités provoquées.

Depuis quelques jours, se sentant parfaitement rétabli, il avait obtenu d'être gardé auprès du docteur Renouard, pour introduire les visiteurs, car le vieux bonhomme Firmin, le serviteur attitré, avait assez, avec ses membres fatigués de rhumatisant, de prendre soin du ménage.

Greluchette, étudiant la profession d'infirmière, à la clinique du docteur Renouard, s'était épanouie comme une superbe fleur. Ses joues s'étaient vite colorées de rose, ses lèvres de rouge ; son regard vif et décidé, mettait à jour son intelligence et sa volonté qui, dans le nouveau milieu où elle vivait, avaient l'occasion de se manifester chaque jour davantage. Son corps délicat s'était admi-

rablement développé, effet d'une existence plus douce, plus confortable et infiniment plus saine. Dans le coquet costume de « nurse », elle constituait un chef-d'œuvre de grâce discrète, qu'éclairait la lumière d'un esprit remarquablement ouvert.

René avait assisté dans l'enchantement à la métamorphose de la sauvageonne, dont le regard et le sourire d'ange déjà le séduisaient jadis, en une jeune fille charmante et belle. Cependant, malgré les nécessités du service, un scrupule lui faisait fuir les occasions de se trouver seul avec elle, car la différence d'âge qui les séparait — vingt et un ans — lui semblait un obstacle définitif à leur union. Greluchette n'était-elle pas d'ailleurs trop jeune pour pouvoir lire avec sûreté dans son propre cœur et l'affectueuse expression de son regard, à chacune de leurs rencontres, n'était-elle pas de pure gratitude ?

Aussi, estima-t-il de son devoir d'observer une discrétion absolue, afin de ne pas risquer de troubler la fraicheur de cette jeune âme si noble et si pure. Un jour, sans doute, elle s'éprendrait d'un homme moins âgé — il n'en manquait pas d'intéressants dans son nouvel entourage — et lui, René, se contenterait du rôle de parrain, auquel le reléguaient ses tempes argentées.

Le résultat de ces déterminations fut que son cœur qui, un moment, avait semblé devoir oublier ses vieux griefs pour s'ouvrir de nouveau à l'amour, s'était sagement, mais douloureusement, replié sur lui-même. Son visage et surtout son regard, miroir du cœur, avaient repris cette expression de douceur et de mélancolie qui, depuis longtemps, lui gagnait la sympathie de tous ceux qui l'approchaient.

Étouffant, dès leur origine, les élans de sa virilité vers un rêve trop séduisant, il les maîtrisa, les dompta, les capta, pour les consacrer uniquement et pleinement à son œuvre de guérisseur.

Quant au professeur Renouard, il était toujours le même vieillard au port droit, au front noble, à la physionomie austère, supportant avec dignité le fardeau caché d'un regret douloureux, toujours aussi vivace en son cœur et dont il ne parvenait à chasser l'obsession que dans les ardeurs de son art, qu'il pratiquait avec la ferveur dévote d'un sacerdoce.

Il ne voulait pas renoncer à l'espoir de retrouver, de réhabiliter ceux que sa trop grande sévérité et sa folle jalousie avaient chassés d'un foyer dont ils étaient cependant dignes. Très pieux, il priait Dieu avec une confiance mystique, de lui rendre sa femme et son petit Jean-Paul, anxieux qu'il était de pouvoir refaire leur vie brisée et leur donner toutes les joies auxquelles ils avaient droit.

Jusqu'à son dernier jour, il ferait poursuivre les recherches entreprises, depuis quinze ans déjà, par diverses agences qui, étant bien payées, ne ralentissaient pas leur efforts pour retrouver les disparus.

Hélas ! combien de fausses joies ou de vaines frayeurs il avait éprouvées !... Trouvait-on une démente dont l'identité était douteuses ? Découvrait-on un cadavre de femme inconnue ? Aussitôt, on le prévenait d'avoir à fournir de nouveaux subsides pour permettre une enquête minutieuse et approfondie.

Et chaque fois, c'étaient les mêmes espoirs — ou les mêmes craintes, suivis de la même incertitude.

Àla veille de Noël, nous le retrouvons dans le grand salon — toujours le même car il a voulu que rien ne fût changé après le départ de la chère absente. Il achève, avec un morne abattement la lecture d'une de ces lettres d'agence venant détruire l'espoir causé par la lettre précédente :

« Aussi, nous voyons-nous dans la triste obligation de vous ôter toute espérance en ce qui concerne l'inconnue signalée à Vancouver. Elle ne saurait être Madame Renouard puisqu'à défaut de parents, deux voisins ont positivement établis son identité. Nous continuons nos recherches et soyez assuré… etc… »

— Allons ! toujours la même chose, soupirait le professeur. Qu'est-elle devenue ?… Morte, sans doute !… Ah ! pardonnez-moi, Seigneur, je suis un grand coupable !

Il fut interrompu dans ses tristes réflexions par un coup discret frappé à la porte. C'était Freluquet, venant annoncer René d'Anjou.

— Qu'il entre, s'écria le docteur. J'y suis toujours pour lui !… Bonjour, mon cher René ! Eh bien ! vous voyez que votre protégé s'est complètement rétabli !

— Je le constate avec plaisir, et c'est grâce à vous, docteur.

— Et à vous, donc !… Ou plutôt non, nous n'avons ni l'un ni l'autre aucune mérite à cela !… Ce gaillard s'est guéri tout seul !… Il a suffi de le soustraire à l'empoisonnement qui le minait et de lui donner quelques fortifiants pour en faire le beau jeune homme que voici. Eh bien ! es-tu content, Freluquet ?

— Oh ! oui, monsieur. Tout le monde est si bon pour moi ici.

— Allons, c'est parfait. Maintenant laisse-nous, mon garçon, nous avons à causer.

Après la sortie de l'enfant, René ne put s'empêcher d'exprimer — pour la centième fois peut-être — sa gratitude :

— Comment vous remercier de ce que vous faites pour ce jeune garçon et pour… — il hésita légèrement — pour sa petite compagne ?

— Je suis heureux de pouvoir le faire, répliqua le docteur dont l'enjouement affecté s'évanouit brusquement. Voyez-vous, René, ces enfants ont à peu près l'âge qu'aurait mon pauvre petit Jean-Paul, dont j'ai causé la perdition !… Ce sont, comme lui, des malheureux qui paient pour le crime d'un autre, d'un père négligent, d'une mère dénaturée ou d'un mari sévère et injuste.

René évita de relever ces dernières paroles par lesquelles le vieillard se flétrissait soi-même ; cependant, par association d'idée, une question lui vint :

— Toujours pas de nouvelles ?

— Hélas !…

— Mais cette piste signalée à Vancouver.

— Fausse !… Voici la lettre de l'agence.

Renouard était tombé, repris par son accablement, sur le divan profond ; René vint à lui et c'est avec une profonde pitié qu'oubliant sa propre peine, il murmura :

— Mon pauvre ami !

— Votre conduite envers moi est admirable, mon enfant, ne peut s'empêcher de dire le professeur, ému aux larmes. Vous me plaignez, vous, qui auriez pu joindre votre malédiction à celle de votre sœur !

— J'avoue que mon premier mouvement à votre égard a été de violente colère, d'indignation. En apprenant que mon patron n'était qu'évanoui et m'exonérait de tout blâme, en apprenant aussi le terrible drame qui avait suivi mon départ de cette pièce, j'eus un moment la pensée de venger ma sœur et son malheureux fils.

— Mais votre visage était si douloureux, votre désespoir si profond, que ma colère est tombée devant votre détresse.

— Et, noblement, vous m'avez offert de joindre vos efforts aux miens pour retrouver l'innocente créature et lui faire m'accorder son pardon.

— Alors, vous m'avez pris sous votre protection, vous m'avez enseigné votre art et, grâce à vous, je suis aujourd'hui un des chirurgiens les plus en vogue parmi les jeunes.

— Vous êtes trop modeste, mon cher collègue, vous êtes un maître ; demain, vous serez, malgré votre jeunesse, notre maître à tous, mais ce n'est pas grâce à moi, René, c'est grâce à votre mérite !... Il eût été vraiment regrettable qu'un talent comme le vôtre ignorât sa vocation.

— Hélas ! tout ce beau talent, que vous me concédez, ne nous aide pas à retrouver notre pauvre Henriette !

— À présent, le seul qui puisse nous y aider, c'est Dieu !...

— Et je le lui demande chaque jour.

— Moi aussi !... Ah ! puisse-t-il me pardonner et entendre nos prières !

Et les deux hommes restèrent un instant silencieux, recueillis dans la pensée du Seigneur.

Ce fut un ange — terrestre il est vrai — qui se présenta.

En effet, Freluquet venait annoncer Greluchette.

— Qu'elle entre ! s'écria Renouard, tâchant de chasser de son front les soucis.

— Greluchette !

Répéta machinalement René, avec émotion.

— Eh oui, mon cher. Greluchette, la plus charmante de mes infirmières !... Entre, jeune printemps ! Venez réchauffer du soleil de votre sourire un sombre hiver en tête-à-tête avec un triste automne !

Greluchette avançait timidement, saluant le « sombre hiver » avec respect. En apercevant « l'automne », elle ne put réprimer un mouvement de joie.

— Bonjour, ma petite Greluchette ! dit René d'un ton qu'il s'efforçait de rendre paternel, mais dont il ne pouvait bannir une pointe de tendre émotion.

— Qu'y a-t-il, ma chère enfant ? s'informait le maître.

— Une pauvre femme, entrée à l'hôpital ce matin, après votre visite. Elle a été trouvée au « bord de l'eau », mourant de faim et

de froid. Elle semble être dans la plus grande misère. Cependant, elle s'est rapidement rétablie au point de vue physique, mais ses propos sont décousus et… enfin, je l'ai amenée !

— Mais c'est une imprudence, mon enfant.

— Excusez-moi, Monsieur le Docteur, mais l'interne de jour a dit qu'il n'y avait aucun danger et j'ai cru qu'il était urgent de vous la montrer.

— Enfin, puisqu'elle est ici !… Nous allons la voir.

— Monsieur le Docteur, si vous vouliez bien, ainsi que Monsieur… d'Anjou, ne pas lui parler, je pourrais lui faire répéter certaines choses qu'elles m'a dites et qui, peut-être, vous intéresseraient.

— Ciel ! s'écria Renouard, voulez-vous dire qu'elle saurait quelque chose de…

— Je… je le crois !

— Seigneur ! murmura-t-il avec ferveur. Est-il possible que Tu manifestes ainsi Ta puissance juste à l'instant où nous t'invoquions ?… Vite, Greluchette, conduisez ici cette femme.

— Mais…

— Je vous promets de demeurer muet ! et tandis que la jeune fille sortait, il pria :

« Mon Dieu ! Donnez-moi la force de supporter une pareille épreuve ! »

Tandis que René répétait :

« Merci, merci, Seigneur, d'avoir entendu notre vibrant appel ! »

Mais Greluchette et Freluquet entraient, soutenant une miséreuse. Quel âge pouvait avoir cette femme ?... Peut-être quarante ans, peut-être beaucoup plus. Elle avait dû être fort jolie, et, malgré ses yeux hagards, ses cheveux blancs en désordre, ses traits ravagés et ses vêtements de pauvresse, elle avait une certaine distinction du geste, donnant l'impression qu'elle avait dû connaître des jours meilleurs.

Elle suivait docilement les deux jeunes gens, plus surprise qu'inquiète.

— Où me conduisez-vous ? s'informa-t-elle enfin, sans paraître même remarquer la présence des docteurs.

— N'ayez pas peur, Madame, dit Greluchette avec douceur, et asseyez-vous là !

— Oh ! je n'ai pas peur !... Vous avez été si bonne pour moi !...

— Avez-vous bien confiance en moi ?

— Oui.

— Alors, voulez-vous répondre à mes questions ? c'est dans votre intérêt !... Comment vous appelez-vous ?

La malheureuse resta un instant silencieuse, l'esprit tendu pour assembler les fils du souvenir qui se refusaient à se nouer. Elle avoua :

— Je ne sais pas !... Je ne peux plus me rappeler !... Pourtant... Jeanne ?... Mais non, ce n'est pas ça !... Ah ! mon Dieu ! comme

j'ai la tête vide !

Les médecins l'examinaient sans bouger, intéressés par ce cas étrange, assez rare d'ailleurs, surtout pour des chirurgiens.

— Amnésie cérébrale ! murmura René.

— Oui, caractéristique ! répliqua le professeur sur le même ton.

Cependant, la femme cherchait toujours. Enfin, lassée, elle s'exclama avec une nuance d'impatience :

— C'est Jeanne ou Pauline !... Je ne sais plus !

— Où demeurez-vous ? interrogea Greluchette.

— Mais... à l'hôpital, vous le savez !

— Avant cela ?

— Avant cela... avant cela ?

— Vous avez un enfant ?... Où est-il ?

— Mon fils ?

Elle cherchait autour d'elle avec une infinie tendresse dans les yeux ; sa main rencontra celle de Freluquet :

— Mon fils ?... Est-ce que c'est toi ?... Mais non !... il n'a pas un an... ses cheveux sont blonds et bouclés, comme les miens !... Tiens, ils sont blancs !... Ah ! ma tête ! ma pauvre tête !

René, après avoir échangé un coup d'œil avec son maître, intervint :

— Nous ne saurons rien aujourd'hui. Il est inutile de torturer cette pauvre femme plus longtemps. Conduisez-la à l'hôpital et laissez-la reposer.

— Vous avez raison, dit Renouard, nous ne pouvons sacrifier la paix de cette malheureuse à notre impatience de savoir. Vous téléphonerez au docteur Ladouceur de venir l'examiner ; c'est un spécialiste de ces cas-là !... Vous avez son numéro ?

— Je l'ai ici, remarqua René, tirant son portefeuille.

C'était le portefeuille qu'il y a quinze ans, sa sœur lui avait remis ; il n'avait jamais voulu se séparer de cette précieuse relique. Il en sortit un petit carnet qu'il se mit à feuilleter, posant le portefeuille sur la table.

Tout à coup, les yeux de la pauvre femme rencontrèrent cet objet ; elle tressaillit, s'en empara et l'examina avec attention. Ses traits s'animèrent, ses yeux flambèrent. Soudain, elle se dressa, saisit René par le bras, disant d'une voix nerveuse et saccadée :

— Le portefeuille !... Il faut le garder !... Et les bijoux aussi !... Tu en auras besoin pour fuir et te cacher !... Ta vie est plus précieuse que ces choses inutiles !... Et maintenant, va-t'en, mon mari peut revenir !

Les deux hommes se regardèrent, atterrés, pâles comme des morts :

— Eh bien ! qu'attends-tu donc !... Ah ! oui, tu veux embrasser Jean-Paul. Allons, viens vite, suis-moi !

Et, avant qu'on eût pu la retenir, elle avait quitté la pièce, se dirigeant vers la chambre à coucher.

René s'y élança à sa suite.

Renouard chancelait, murmurant comme dans un rêve :

— Henriette !... Oh ! pardon ! pardon !

Greluchette comprit quel drame terrible venait de se dérouler ; voyant le vieillard livide et tremblant, elle fit signe à Freluquet et tous deux se précipitèrent pour le soutenir.

Àce moment, un cri de fauve blessé éclata dans la chambre voisine :

— Mon fils !... Mon Jean-Paul !... Volé !... Ils me l'ont volé !

Renouard avait porté la main à son cœur. Il s'affaissa dans les bras de Greluchette et de Freluquet.

12

Quand l'ombre
Au matin clair va céder l'horizon.
En soi l'on sent le chagrin sans raison
Qui sombre.

Grâce aux conseils éclairés du spécialiste, grâce aux soins dont elle était entourée, Henriette se remit promptement du choc nerveux qui avait ébranlé sa mémoire. Mais celle-ci, lui revenant, ramenait avec elle la douleur ; maintenant qu'elle se rappelait tous ses malheurs, le drame violent d'un matin de printemps et quinze années de misère, elle se plongeait dans un songe douloureux

dont rien ne pouvait la distraire. Cependant, il n'y avait autour d'elle que bontés et prévenances.

En son honneur, on avait fêté le Jour de l'An, essayant de l'égayer un peu ; elle avait remercié d'un regard de gratitude, mais ses yeux s'étaient de suite détournés pour chercher l'absent.

Un matin, en rentrant de l'hôpital, René la trouva installée dans un grand fauteuil devant le foyer du salon où flambait un feu de bois. Assis près d'elle, Freluquet, sous sa tutelle, apprenait à lire. Elle s'était prise d'une profonde affection pour cet enfant délicat, dont elle connaissait en partie la triste histoire et qui avait à peu près l'âge qu'aurait son petit Jean-Paul. De son côté, l'enfant s'était attaché à elle avec le dévouement d'un caniche. Leurs deux misères semblaient se comprendre et se compléter ; à lui, il manquait une mère ; à elle, un enfant et, sans s'en rendre compte, chacun donnait à l'autre l'illusion de ce qui lui manquait.

— Eh bien ! demanda René, comment va notre chère malade aujourd'hui ?

— Oh ! je vais très bien !... Comment en serait-il autrement ? Je suis si bien soignée. Mais, hélas ! ma mémoire remet à vif toutes les épreuves de ma vie brisée. Quinze ans de misère et de privations avec, au cœur, cette unique pensée : retrouver l'enfant arraché à mon affection !... Pauvre petit !... Qu'est-il devenu ?... Mort, peut-être !... Il aurait quinze ans aujourd'hui !... Il serait grand et beau comme toi, Freluquet.

— Il faut espérer, madame, disait l'enfant avec tendresse. D'abord, je prierai tous les soirs pour qu'il vous soit rendu !... Quelle joie ce sera pour lui !... Songez donc !... Tout à coup retrouver sa maman, sa vraie maman !... Peut-être que comme Greluchette et

moi, il pleure souvent de ne pas avoir une maman !... Peut-être que, comme nous, il a été élevé par de méchantes gens qui le rudoyaient !... Peut-être n'avait-il pas de nom chrétien, mais seulement un sobriquet, comme Freluquet... ou Greluchette !

— Pauvre enfant !

— Ce doit être si bon de pouvoir dire : Maman !... et de s'entendre répondre : Jean-Paul !

— Oui, si doux de dire : Mon petit Jean-Paul et de l'entendre murmurer : Maman !

Comme dans un rêve, Freluquet répétait :

— Maman !... ma petite maman !... et Madame Renouard murmurait :

— Jean-Paul ! Mon petit Jean-Paul chéri !

Sans y prendre garde, elle se penchait vers lui, leurs têtes se touchaient. Elle passa le bras autour de son cou et l'attira vers elle, répétant avec extase :

— Oh ! dis-le encore : Maman !

— Maman !... Petite maman chérie !

— Mon petit Jean-Paul !

Ils restèrent un moment enlacés, prolongeant l'étreinte comme s'ils avaient craint, en la relâchant, de voir le rêve s'effacer.

René, ému, s'était éloigné un peu et, devant la joie de Freluquet, pensait à Greluchette.

Henriette eut une généreuse pensée :

— Cela t'ennuie, dit-elle, quand on t'appelle Freluquet ?

— C'est un nom bête, qu'on m'a donné pour se moquer !... Et puis, il me rappelle tant de mauvais souvenirs... ! Mais il faut bien qu'on m'appelle par ce nom-là, puisque je n'en ai pas d'autres.

— Alors, tu aimerais cela si je t'appelais : Jean-Paul !

— Oh ! oui, madame !

— Et toi, tu m'appellerais : Maman !

— Oh ! vous voulez ?... Que vous êtes bonne !... Mais j'y songe !... Quand on le retrouvera, vous aurez deux Jean-Paul !...

René saisit l'occasion de donner une joie à la petite orpheline qu'il aimait :

— J'ai une idée à vous soumettre, intervint-il. Greluchette vient souvent ici !... Elle est si douce et si bonne qu'elle se réjouira du bonheur de son petit compagnon, mais ne trouvez-vous pas que ce serait un gros crève-cœur pour la pauvre enfant de n'avoir, elle, d'autre nom que Greluchette.

— Oui, c'est vrai, dit Freluquet. Pauvre Greluchette. Voilà que je l'oubliais, moi.

— Eh bien ! en attendant le retour de Jean-Paul au foyer, partageons ses noms entre ces deux enfants ! Que Freluquet se nomme Jean et nous donnerons à Greluchette le nom de Pauline.

— Oh ! oui, vous voulez, maman, elle sera si heureuse !

— Comme tu voudras, Jean.

Àce moment, un coup de sonnette retentit et Freluquet — ou Jean — s'élança. Sur le seuil, il se retourna pour dire tendrement :

— Au revoir, maman !

— Au revoir, Jean ! répondit Madame Renouard.

Alors, avant de sortir, l'enfant lui envoya un baiser, et répéta, comme s'il savourait le goût grisant de ce mot, nouveau dans sa bouche :

— Maman !

Après son départ, René s'approcha de sa sœur et, lui posant la main sur l'épaule, il lui dit d'un ton sérieux, mais empreint de douceur :

— Voilà déjà que tu sèmes le bonheur, autour de toi, ma chère Henriette. Mais il faut continuer. Il faut songer à ton mari !

Aussitôt toute trace de tendresse disparut du visage de Madame Renouard, qui répliqua d'un ton sec, définitif :

— Quand il m'aura rendu mon fils !

— Je t'ai raconté sa vie de souffrances et de remords.

— Je ne t'ai pas raconté la mienne. Je ne la raconterai à personne. Je veux l'oublier. Il n'a pas souffert ce que j'ai enduré.

— Enfin, quand il t'a reconnue !... Quand il a pu mesurer les conséquences de son erreur, il a reçu un choc terrible qui l'a placé entre la vie et la mort.

— Cent fois j'ai failli mourir !

— Nous l'avons sauvé avec l'aide de Dieu, car c'est miracle qu'il n'ait pas succombé, mais une seule pensée le soutient, celle d'obtenir ton pardon.

— Quand j'aurai mon enfant !

— Aujourd'hui, on lui a permis de se lever et il demande à te voir !... Lui refuser serait lui ôter tout espoir d'être pardonné, ce serait le tuer !... Il faut avoir pitié de sa faiblesse !

— A-t-il eu pitié de ma douleur ?

— Écoute-moi, Henriette. Quand nous aurons retrouvé ton fils et qu'il demandera son père, oseras-tu lui dire : « ton père est mort et c'est moi qui l'ai tué ? »

— Ah ! non, non, pas ça !... Mais, pourtant, je ne peux pas lui pardonner quand, peut-être, en ce moment, Jean-Paul souffre et pleure, quand peut-être, il est malade et malheureux, quand peut-être, il est mort !

— Sans lui accorder dès maintenant ton pardon, tu peux le recevoir et lui parler sans colère, lui donner l'espoir. Refuser, c'est le tuer !

— Eh bien ! soit, je le verrai !

Freluquet entrait, entraînant Greluchette, lui disant joyeusement :

— Viens, Pauline !... Viens voir notre maman !... Ah ! maman ! si vous saviez comme elle est heureuse d'avoir un nom chrétien !

— Allons, viens m'embrasser, Pauline ! fit Madame Renouard, heureuse de cette diversion.

— Oh ! que vous êtes bonne, madame ! dit Greluchette, levant vers elle ses grands yeux.

— Décidément, elle est belle comme un ange ! murmura René qui ne pouvait détacher ses regards de la jeune fille.

Mais Freluquet protestait :

— Non, non, pas madame : maman. N'est-ce pas que vous voulez bien qu'elle vous appelle : maman, elle aussi ?... Ah ! je ne suis pas jaloux !... D'abord, là-bas, tout ce qu'elle avait, elle le partageait avec moi. C'est juste qu'à présent, je partage ma maman avec elle !... Et puis, elle est autant à elle qu'à moi, cette chère petite maman-là ! »

Madame Renouard se tournait vers Pauline, disant avec une bonté infinie :

— Mais oui, embrassez-moi, mon enfant et dites : Bonjour, maman !

— Bonjour, ma... ma... maman !

Chose curieuse ; malgré sa reconnaissance et sa joie, Pauline hésitait à donner ce nom de « maman » ; c'est qu'elle avait, de sa première enfance, le souvenir d'un autre visage penché sur son berceau ; elle savait bien que sa maman, à elle, avait toussé beaucoup et puis était partie l'attendre au ciel.

Freluquet en fit la remarque :

— C'est drôle, fit-il, moi, je l'ai dit sans hésiter, comme si ça m'était sorti du cœur.

— Mon petit Jean !

S'exclama Henriette avec une tendresse toute maternelle. Et elle eût la notion précise que c'était par pure gentillesse qu'elle ajoutait :

— Ma petite Pauline !

La jeune fille, tout de même, était émue et balbutia :

— Oh ! merci, madame… merci, maman !… Vous êtes bien bonne ! Et Freluquet est bien gentil d'avoir pensé à moi !…

— Mais, répartit l'enfant, embarrassé, c'est que… c'est pas moi qui y ai pensé le premier, c'est Monsieur d'Anjou.

— Vous ?… Ah ! que je suis contente !

Et, d'un élan spontané, elle alla à René pour l'embrasser, mais leurs regards se rencontrant, ils les détournèrent, gênés et rougissants et, gauchement, échangèrent une poignée de main.

René, pour dissiper le trouble qui l'envahissait, demanda à Henriette :

— Et maintenant, puis-je aller chercher ton mari ?

— Soit !

— Justement, dit Greluchette, après la sortie de René, je venais prévenir le docteur qu'un nouveau patient est entré à l'hôpital et que l'avis de tout le monde est que lui seul peut le sauver !

Freluquet, dont le bon cœur était toujours en éveil, s'approcha de Madame Renouard et lui murmura à l'oreille :

— Lui pardonnerez-vous, maman… à notre papa ?… Lui aussi, il a beaucoup souffert.

Renouard entrait. Henriette fut frappée des changements que quelques jours avaient opérés, en lui. Son visage était cireux, ses traits tirés, ses yeux rougis et son dos se voûtait. Elle éprouva de la pitié et comme il la remerciait d'avoir consenti à le recevoir, elle répondit avec douceur :

« Étienne ! Je vivrai sous votre toit pour que nous poursuivions ensemble la tâche de notre vie : retrouver notre fils.

— Et vous me pardonnez ? demanda-t-il avec angoisse.

Malgré la tendresse humble et douloureuse de cette question, Henriette fut inflexible :

— Je vous pardonnerai, dit-elle, quand vous m'aurez rendu Jean-Paul !… En attendant, j'adopte ces enfants !… Voici Jean et voici Pauline… Mes enfants, allez embrasser votre père adoptif.

Le professeur, ému, heureux de ce lien nouveau entre lui et celle dont il aurait tant souhaité se rapprocher entièrement, ouvrit ses bras aux petits déshérités et, les assurant de sa tendresse, les pria d'intercéder en sa faveur auprès de leur mère ; mais Henriette intervint, disant d'un ton ferme :

Étienne, ne me demandez pas une chose au-dessus de mes forces. Si ma présence dans cette maison adoucit votre détresse, vous trouverez en moi une compagne douce et paisible, mais, je

vous le dis solennellement, je ne vous pardonnerai qu'en présence de notre fils !

— Et moi, répartit Renouard, je vous jure que, jusqu'à mon dernier souffle ; je n'aurai qu'un seul but, qu'une seule pensée, vous rendre votre enfant !

Un silence gêné suivit ces deux déclarations solennelles et Greluchette en profita pour remplir la mission qui l'avait amenée :

— Monsieur le docteur, dit-elle à Renouard, oubliant déjà de lui donner le titre de père, je suis venue vous prévenir qu'on vient de conduire à l'hôpital un homme gravement atteint d'un coup de couteau affectant l'enveloppe du cœur !... On dit que vous seul pourriez le sauver et...

— C'est bon, coupa Renouard sans hésiter, j'y vais !

Ce vieillard malade, que la moindre fatigue pouvait tuer, avait dit cela avec une telle simplicité qu'Henriette se sentit remuée, retrouvant le grand homme de devoir qu'elle avait aimé jadis et c'est d'un élan spontané qu'elle s'écria :

— Mais c'est impossible, Étienne, ce serait une grave imprudence !

Puis, elle baissa les yeux, toute rougissante, comprenant que l'amour conjugal, si longtemps banni de son cœur, venait d'en retrouver le chemin.

Le professeur la regarda longuement et d'une voix grave et posée, révélant une émotion contenue à grand peine, dit tendrement :

— Merci, mon amie, pour cette bonne parole, qui me fait un bien immense, mais le devoir m'appelle et je dois lui obéir.

Puis, se tournant vers son jeune collègue :

— Vous viendrez aussi, René, car si mes forces me trahissent, vous êtes le seul en qui j'aurai confiance pour terminer l'opération.

D'Anjou acquiesça d'un geste. Greluchette intervint.

— Et comme infirmiers, docteur, voulez-vous choisir Jean et moi ?... car cet homme, c'est...

— Qui donc ?

— Celui qui nous a martyrisés !

— Quoi ? ce misérable, je n'y vais pas ! s'exclama René avec colère.

Le professeur le regarda surpris, disant avec une nuance de sévérité :

— Il n'y a pas de misérable, mais un mourant qu'il faut tenter de sauver. Venez, René, ou j'irai seul !

René luttait entre le devoir et la haine, les yeux fixés sur le charmant visage de la jeune infirmière :

— Mais songez, Pauline, qu'il me serait impossible de soigner un homme qui vous a fait tant souffrir !... Ma main tremblerait !... Et vous-même, maître, êtes-vous bien sûr de pouvoir contrôler vos doigts ?

— Dieu les guidera ! répondit le maître avec grandeur. Allons, viens, mon petit, il n'y a plus de rancune devant le devoir !

Il fut immédiatement récompensé par le regard de tendre admiration qu'il reçut d'Henriette, avec ces paroles :

— Tu as raison, mon ami. Cet homme doit être sauvé et sauvé par ses victimes ! Soyez vaillants !... Soyez forts !... Et Dieu, qui nous envoie cette épreuve, comblera nos vœux !

— Merci, Henriette !

Dit simplement le professeur, puis se tournant vers les jeunes gens avec un geste de chef paternel :

— Allons, mes enfants à l'ouvrage !

Ils allaient sortir lorsqu'une exclamation de joie les fit retourner. Henriette regardait son mari avec tant de fierté amoureuse qu'il ouvrit ses bras. Elle vint s'y blottir, en murmurant :

— Étienne, pour que ta main ne tremble pas... je te pardonne !

13

Trois mois s'écoulèrent sans apporter de brusques changements dans la maison des Renouard.

Sans doute, Henriette était redevenue la compagne aimante et dévouée de son mari, mais, malgré l'amour sans bornes, sans réserves que lui témoignait celui-ci, elle ne pouvait, ni ne voulait, éloigner de son âme, la hantise mélancolique de l'enfant perdu. Cependant, sa douleur n'était plus farouche, ni tragique, comme

au temps de son retour à la raison. Elle se sentait entourée de tant de sollicitude, de tendresse, qu'elle éprouvait comme un repos, comme une accalmie dans la tourmente de sa vie. Ainsi qu'un naufragé ayant perdu l'un des siens dans la tempête et se trouvant tout à coup sauvé, soigné, dorloté, elle jouissait d'une impression de chaleur, de bien-être, de réconfort, qui, sans lui faire oublier son chagrin, en atténuait la violence.

Outre l'adoration de son époux, elle jouissait du profond amour fraternel de René, de l'affectueuse gentillesse de Pauline et, surtout, de l'infinie tendresse de Jean, que, peu à peu, elle se prenait à considérer comme son propre fils.

L'enfant, de son côté, se trouvait parfaitement heureux, trouvant en Monsieur et Madame Renouard des parents véritables, qui le choyaient et à qui il avait donné tout son cœur. Son affection pour Greluchette, qu'il avait pu confondre un moment avec l'amour, jaloux et passionnel, reprenait ses justes proportions d'amitié fraternelle et c'est avec une tristesse dénuée d'amertume qu'il voyait de tendres liens se former entre sa petite camarade et leur sauveur.

En effet, René et Greluchette s'aimaient. Greluchette, ou plutôt Pauline continuait merveilleusement sa métamorphose de fillette souffreteuse en superbe jeune fille. Elle savait maintenant quel nom donner au doux sentiment qui s'était glissé dans son cœur quand elle avait connu René, qui s'y ancrait chaque jour plus profondément et de manière plus précise. Le printemps de sa vie était tout ensoleillé des chauds rayons émanés de l'amour.

René d'Anjou, n'osant fonder trop d'espérances sur l'avenir, goûtait néanmoins la douceur du présent. Il n'avait pas été sans

remarquer les rougeurs subites, sans surprendre les regards attendris de la jeune fille et son cœur blasé se réchauffait au voisinage de ce cœur tout neuf, gonflé d'une sève forte et juvénile. De plus, bien qu'en raison de la différence entre leurs âges, il observait la plus discrète réserve, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'aimée, épousée, protégée et dorlotée par lui, Pauline aurait enfin le vrai bonheur, tout ce dont elle avait été privée jusqu'à ce jour. Sans fatuité, il se disait que l'avenir de l'orpheline, sans autres ressources que son travail, n'était pas des plus brillants et qu'elle trouverait en lui un parti acceptable.

Sans qu'aucun terme de tendresse ne fût jamais prononcé par eux, ces deux êtres, que la détresse morale avait rapprochés, s'aimaient un peu plus chaque jour et, à leur insu, vivaient un vrai roman d'amour.

Quant à Monsieur Renouard, sans oublier l'absent, qu'il faisait toujours rechercher avec ardeur, il sentait sa vieillesse adoucie par les joies paisibles de la vie de famille et par le succès de son récent triomphe sur la Mort. En effet, le misérable Polyte, à qui Dieu voulait sans doute donner l'occasion de racheter son passé et de mourir chrétiennement, grâce aussi à l'intervention hardie du maître chirurgien, avait survécu, et venait de quitter l'hôpital.

Alors que l'Europe, peu habituée ni préparée aux froids excessifs, avait connu, cette année-là de véritables hécatombes dues à la chute de la température, le Canada avait joui d'un hiver relativement doux.

Le 1 avril, la débâcle des glaces et la fonte des neiges étaient déjà choses du passé. La terre, libérée de son linceul, chantait déjà l'hymne du printemps, sous un soleil radieux.

René, revenu de bonne heure de sa visite à l'hôpital, avait emmené sa sœur faire une promenade en automobile dans l'élégant quartier de Westmount.

La pauvre femme, bientôt lasse avait demandé à rentrer et tous deux méditaient tandis que la voiture glissait silencieusement sur la rue Sherbrooke.

Pour René surtout, ce n'était pas la rue Sherbrooke de ce mois de juin où la joie turbulente de la nature et des gens avaient exaspéré sa douleur ; ce n'était pas non plus celle de ces froids et mornes matins d'octobre où il rêvait mélancoliquement en accompagnant le professeur à l'hôpital. Elle présentait encore un aspect différent en ce lundi de Pâques qu'était le premier avril.

La renaissance de la nature, la sérénité des gens, lavés, blanchis, par l'observance du carême, le brave et bon soleil qui miroitait, semblant dire : « Ayez espoir et confiance, je suis avec vous ! » ; tout cela mettait une note d'attente heureuse dans son âme, comme un pressentiment d'un grand bonheur imminent.

Pourtant il entendit un soupir à ses côtés et vit sa sœur essuyer une larme.

— Ne te laisse pas abattre ainsi, dit-il avec douceur, il faudra bien qu'un jour, nos recherches opiniâtres soient couronnées de succès.

— Hélas ! soupirait Henriette, les jours succèdent aux jours, les mois aux mois, sans me rendre mon enfant, sans lui rendre sa mère, à ce pauvre petit qui, peut-être, souffre et pleure loin de moi, qui, peut-être est mort sans que personne n'adoucit ses derniers moments.

— Dieu récompensera nos efforts, reprenait alors René avec conviction, j'en ai confiance. Et tiens !... Cet homme, que ton mari a sauvé, vient de quitter l'hôpital ! Cet homme, que nous haïssions, c'est pour obéir aux préceptes du Christ, que nous l'avons soigné et guéri. Nous avons fait acte de Charité, conservons la Foi et l'Espérance et Dieu nous viendra en aide !

L'automobile s'arrêtait justement devant la résidence des Renouard et, comme pour confirmer les paroles d'espoir du jeune docteur, le professeur descendait les marches du perron en s'exclamant d'un ton joyeux :

— Bonjour, chère Henriette !... Bonjour, René !... Eh bien, quoi ?... Vous me voyez une figure réjouie et vous ne m'en demandez pas la raison ?

Madame Renouard pâlit affreusement, comme si tout son sang affluait au cœur ; enfin, elle murmura :

— Y aurait-il... du nouveau... ?

— Peut-être...

— Ah ! peut-être... toujours peut-être !... le mot des vains espoirs et des cruelles déceptions !...

— De quoi s'agit-il ? Interrompit René, anxieux.

Pour toute réponse, le professeur lui tendit un carré de papier quadrillé sur lequel il lut tout haut :

— Monsieur,

« Vous m'avez sauvé deux fois !... Votre science m'a conservé la vie et votre générosité a blanchi mon âme. Si vous voulez me

recevoir, avec ma femme, ce tantôt, je vous apprendrai une nouvelle qui ramènera le bonheur dans votre foyer ! »

Polyte Dubois, dit Chippard.

Henriette, les yeux hagards, répétait machinalement :

— Le bonheur dans votre foyer… Mais alors ! Pressentant une crise, les deux hommes l'entraînèrent dans la maison. Contre leur attente, il ne se produisit pas d'attaque nerveuse, mais la pauvre femme se mit à réclamer son fils à grands cris, voulant qu'on le lui amenât de suite.

— Calmez-vous, mon amie ! disait Renouard. Comme vous, je suis en proie à la plus douce et plus grande émotion, mais il faut se préparer à la joie comme au malheur, car l'un et l'autre sont également redoutables pour un cœur qui a beaucoup souffert.

— Que te disais-je tout à l'heure ? reprenait René. C'est précisément par le canal de cet homme, objet de notre bonne action, que Dieu nous envoie notre récompense. N'est-ce pas une manifestation évidente de la puissance et de l'infinie bonté de notre Maître ?

— Mais où trouver le courage d'attendre, de patienter ?

Sanglotait la malheureuse mère.

Alors, la voix du professeur Renouard s'éleva, calme et forte :

— Dans la prière ! dit-il, simplement ; puis tandis que tous se signaient il reprit :

— Seigneur ! nous ne craignons plus de déception ! Nous attendons l'âme sereine, l'immense joie que Tu nous réserves, car

nous savons que Tu est infiniment bon et miséricordieux et nous avons Foi en Ta puissance !

Leur pieux recueillement fut interrompu par l'entrée de Jean qui annonçait :

— Monsieur le docteur, c'est Pauline qui est là !... Elle amène cet homme que vous avez sauvé accompagné de sa femme.

— Qu'ils viennent ! répondit le professeur ; puis allant à sa femme et lui serrant la main, il ajouta :

— Henriette ! Soyez forte ! Soyez prête à tout !

Comme elle le remerciait d'un regard, la porte s'ouvrit, laissant paraître un groupe étrange : un couple d'ouvriers endimanchés, encadré par Jean et Greluchette.

On avait peine à reconnaître Polyte Dubois, dit Chippard, dans ce petit bonhomme replet, aux cheveux bien peignés, à la cravate d'aplomb, aux souliers reluisants, au costume propret. Près de lui, son épouse, Zénobie, était aussi surprenante par son changement de tenue. Mais ce qui était le plus extraordinaire aux yeux de René, de Jean et de Pauline, c'était l'interversion flagrante qui s'était opérée dans ce digne ménage. Polyte marchait d'un pas ferme, faisant crânement craquer ses souliers neufs, regardant franchement autour de lui, sans forfanterie, mais sans crainte. Zénobie, au contraire, restait les yeux baissés, les mains croisées, à deux pas en arrière, avec l'allure d'une épouse humble et soumise.

Le docteur Renouard leur fit un geste de bienvenue, disant à Polyte :

— Approchez, mon ami !

L'homme remercia, fit quelques pas en avant ; puis se retournant, ordonna d'un ton ferme :

— Approche, Zénobie !

Jean et Pauline s'attendaient à voir bondir l'irascible épouse, ainsi interpellée, mais, à leur grande surprise, elle obéit, disant sur un ton d'esclave :

— Voilà Polyte !

Et Polyte parla carrément :

— Docteur, je n'irai pas par quatre chemins. Jusqu'à ces derniers temps, j'étais une fière fripouille ! Ma femme était encore pire que moi. N'est-ce pas, Zénobie ?

Comme gênée, elle hésitait à répondre, il répéta, scandant les syllabes :

— N'est-ce pas, Zé-no-bie ?

Et la femme confirma avec douceur :

— Oui, Polyte !

— Très bien !... Mais ma femme est devenue honnête tout d'un coup !... Dis comment, Zénobie !... Dis le !

— Oui, Polyte !... C'est moi qu'avais donné un coup de couteau à Polyte !... Oh ! c'était pas méchamment...

— Non, interrompit, Polyte, c'était pour le « fun ! »... continue Zénobie !

— C'était par jalousie !... Mais quand j'ai vu qu'il était près de mourir, puis de faire de moi une veuve sans mari...

Comme elle essuyait furtivement une larme, Polyte intervint, en maître impitoyable :

— Continue, Zénobie ! Tu pleureras quand t'auras fini.

— Oui, Polyte !... Ça m'a toute commotionnée ! Et pis, quand j'ai vu qu'il voulait pas dire que c'était moi qu'avait fait le coup, pour pas que j'aille en prison, j'ai été confusionnée de sa grandeur d'âme !... Enfin, j'ai décidé de faire du monde de moi !...

— Oui, reprit Polyte, d'abord, elle s'est trouvé de l'ouvrage !... Pis, elle venait me voir à l'hôpital pour me porter des friandises : des oignons d'Espagne, du camembert !... Enfin, elle m'a acheté ce bel habillement tout neuf du magasin de seconde main. N'est-ce pas, Zénobie ?

— Quand j'ai vu ces enfants à mon chevet, me soignant, ainsi que Monsieur d'Anjou et vous, Monsieur le docteur, j'ai compris ce que c'était que la conscience et le devoir. J'en ai parlé à Zénobie, on a fait nos Pâques, on a juré de faire du monde de nous et on tiendra notre promesse, n'est-ce pas, Zénobie ?

— Oui, Polyte !

Les spectateurs de cette scène étaient trop anxieux pour songer à s'en amuser et le docteur Renouard traduisit l'impatience commune en ramenant Polyte au but de sa visite.

— M'y v'là justement, monsieur le docteur, répartit le bonhomme. Nous sommes pauvres et je ne peux pas espérer être capable un jour de vous payer vos soins. Cependant, je peux vous

remercier d'une façon qui vous touchera bien plus que n'importe quel paiement : Apprenez donc que Zénobie et moi, nous sommes vos anciens domestiques : Polyte Boireau, et Madame !... Notre vrai nom, c'est Dubois, mais on a eu quelques alias !

— Alors, c'est à vous...

— Que vous avez confié votre bébé pour en prendre soin. Au lieu de cela, nous l'avons maltraité. Nous vous en demandons humblement pardon !... Pardonne-nous aussi, Freluquet, et... cours embrasser ta mère !

Henriette poussa un grand cri :

— Jean-Paul ! Mon petit Jean-Paul !

— Maman ! Ma vraie maman !

Et tandis que tous deux se tenaient étroitement enlacés, l'enfant murmura ingénument :

— Mon cœur me l'avait dit déjà que tu devais être ma vraie maman !

Le professeur s'approchait timidement :

— Veux-tu me pardonner, Jean-Paul ?

Pour toute réponse, l'enfant lui sauta au cou, puis l'amena à sa mère pour qu'il reçut le baiser du pardon définitif.

René, pendant cette scène familiale, s'était approché de Polyte qu'il interrogeait discrètement :

— Et Pauline... je veux dire : Greluchette ?

— Greluchette est une… enfin, une orpheline. Voici son baptistaire. Elle s'appelle Marcelle Lecomte. On ne connaît pas son père. Sa mère nous l'a confiée en mourant !… Ah ! nous avons été des misérables !

Et comme le gros homme sanglotait, imité par Zénobie, Renouard vint à lui, la main tendue, disant avec bonté :

— Votre repentir et la joie que vous nous donnez aujourd'hui vous assurent le pardon.

Polyte le regardait, médusé, n'osant prendre cette main qu'on lui offrait si généreusement. C'est avec ce cri de joie et d'admiration qu'il s'y décida :

— Alors, vrai ?… Vous voulez bien me donner la main ?… Ah ! ben, monsieur le docteur, vous êtes encore plus… plus grand que je pensais !

Zénobie, qui pleurait discrètement à l'écart, tira timidement son époux par la manche et risqua, hésitante :

— Dis donc, Polyte !… Si les enfants voulaient nous pardonner, eux aussi !… Il me semble que ça nous porterait bonheur pour vivre honnêtement…

— Ferme-toi, Zénobie, coupa Polyte. Tu sais ben que c'est trop demander.

— Je vous pardonne ! dit Jean-Paul, tout à sa joie, puis il regarda son ancienne compagne, qui consentit à dire :

— Et moi aussi !

Le couple Dubois (Boireau-Chippard) était radieux et Polyte donna libre cours à son enthousiasme :

— Ah ! que c'est donc beau de voir du bon monde de même !... Tiens, Zénobie, je jure de ne plus jamais sortir de la bonne « track » !

— Moi itou, Polyte.

— Allons, à c't'heure, faut laisser faire les épanchements de famille !... Arrive, Zénobie !... Au revoir tout le monde, et merci de nous avoir rendus meilleurs !

— Ce n'est pas nous, mes amis, fit René, c'est la Providence !

— C'est Dieu ! ajouta Renouard !

— Bon ! dit Polyte, puisque c'est le bon Dieu qu'a tout arrangé ça, nous le prierons chaque jour pour qu'il vous conserve le bonheur !... Allons, arrive, Zénobie, arrive avant que je braille !

— Braille pas, Polyte, braille pas, pasque je suis à la veille, et pis si je pars, y aura pus rien pour me retenir.

— Requiens-toi, Zénobie et sortons avec dignité... et par le fond. Arrive, Zénobie !

— Voilà, Polyte !

Ainsi s'en fut le couple converti, laissant, comme il l'avait dit, la famille nouvellement réunie, à des épanchements bien naturels.

Greluchette alla gentiment féliciter son ancien compagnon de misère :

— Mon cher Freluquet… mon cher Jean-Paul, lui dit-elle, tu as enfin retrouvé tes parents, je suis heureuse de ton bonheur.

— Il serait bien plus grand, répondit l'enfant, si toi aussi, tu avais retrouvé ta famille !

Un voile de tristesse passa sur le regard de la jeune fille. René en fut si attendri, que d'une voix étranglée par l'émotion, il se décida à faire sa demande en ces termes :

— Puisque vous n'avez pas de famille, si vous le vouliez, nous pourrions en fonder une !

Le charmant visage s'éclaira, rayonnant d'une joie immense et se trouva bientôt blotti contre l'épaule de René, qui entendit une voix infiniment douce murmurer à son oreille :

— Oh ! René ! Depuis longtemps je vous aime ! Il répondit tendrement :

— Et moi, chérie, je t'adore !

Ils échangèrent le baiser des fiançailles.

— Je le savais, ne put s'empêcher de murmurer Jean-Paul. Ça me fait un peu mal, mais tout de même, je suis heureux pour toi, Greluchette, tu as trouvé un mari digne de toi.

— Et toi, Freluquet, tu as retrouvé le plus beau trésor de la terre !

Alors, oubliant son regret, Jean-Paul alla dans les bras de Madame Renouard en répétant avec extase :

— Maman ! Ma petite maman !

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_crime_d%E2%80%99un_p%C3%A8re. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.